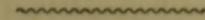


PRIX : 60 centimes.

CATULLE MENDÈS



POUR

LIRE AU BAIN



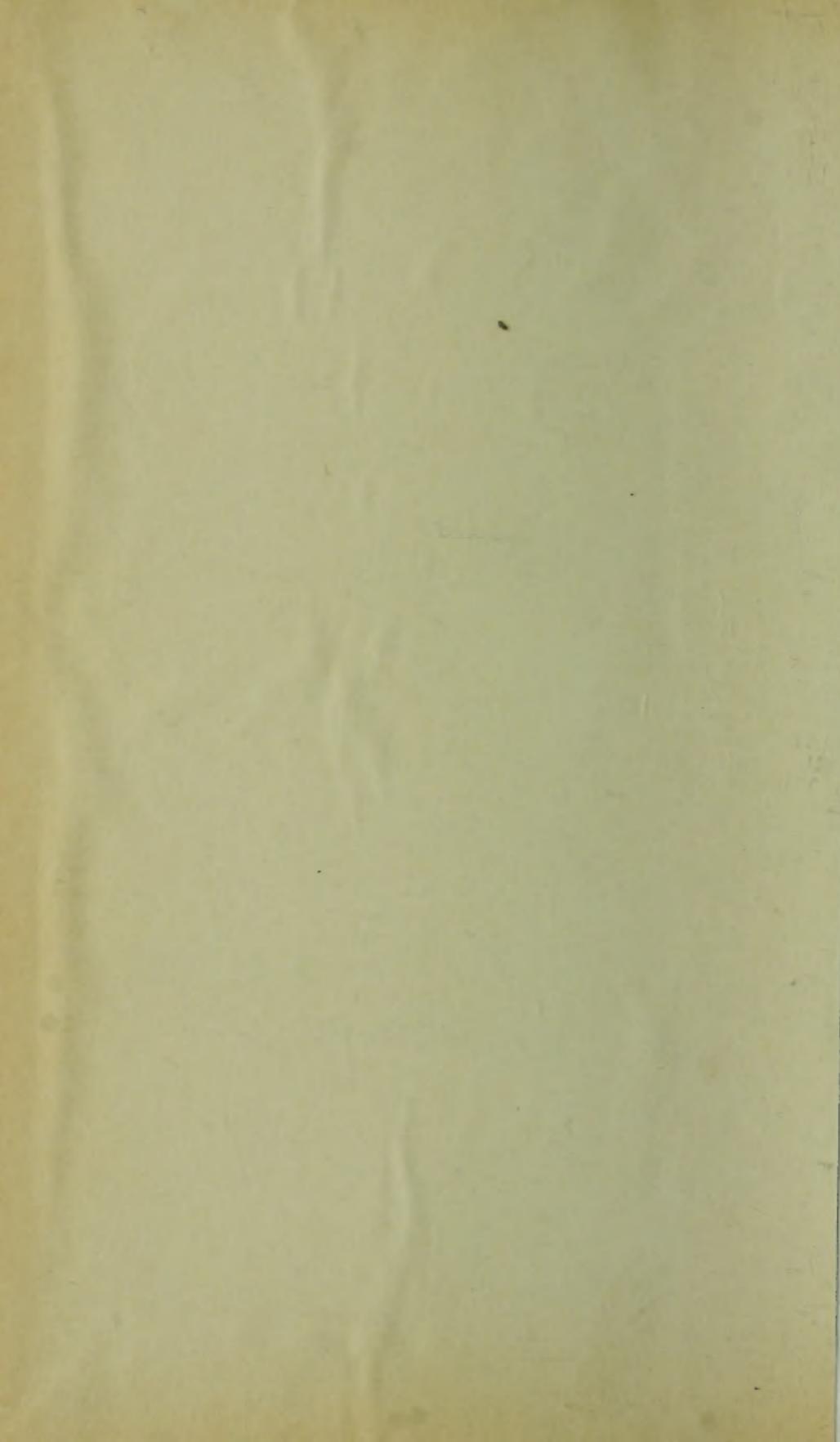
U d'of OTTAWA



39003002137833

ERNEST FL

26, rue Racine, 26



20/2/70



*R. Westerman van Meer*

POUR LIRE AU BAIN

---

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

---

POUR LIRE AU COUVENT

AVEC 60 DESSINS DE LUCIEN MÉTIVET

Un beau volume in-8° raisin. Cette édition ne sera pas réimprimée. — Prix : 10 fr.

LE FIN DU FIN

Un joli volume in-32..... 5 fr.

---

COLLECTION IN-18 A 3 FR. 50

- Le Soleil de Paris.** Illustrations de Métivet..... 1 vol.  
**Le Bonheur des Autres.** Illustrations de Métivet. 1 vol.  
**Monstres Parisiens.** Eau-forte et illustrations de Besnier. *Nouvelle série*..... 1 vol.  
**Lieds de France.** Musique de Bruneau, dessins de Raphaël Mendès..... 1 vol.

---

COLLECTION DES AUTEURS CÉLÈBRES, A 60 CENT.

- Le Roman Rouge..... 1 vol.  
Pour lire au Bain..... 1 vol.  
Le Cruel Berceau..... 1 vol.  
Four lire au Couvent..... 1 vol.  
Pierre le Véridique, roman..... 1 vol.  
Jeunes Filles..... 1 vol.  
Jupe Courte..... 1 vol.  
Isoline..... 1 vol.  
L'Art d'Aimer..... 1 vol.  
L'Enfant amoureux..... 1 vol.

*Envoi franco contre mandat ou timbres-poste.*

CATULLE MENDÈS

---

Pour Lire au Bain

---

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

---

Tous droits réservés.



PQ

2359

.MSP6

*N'est-ce pas que l'heure du bain est pour vous, exquises Parisiennes, l'heure charmante entre toutes ? plus charmante même que celle...*

*Dans la petite chambre tendue de soie fleurie ou de nattes dorées, sous le miroir heureux du plafond qui regarde le désordre çà et là des jupons gonflés encore, du bas de soie noire pendu au barreau de la chaise et de la chemise fripée dont les chers plis se souviennent, vous vous abandonnez avec un délice d'évanouissement à la tiède étreinte de l'eau ; languissantes, rêvant une rêverie faite d'espérances sans doute, de reminiscences peut-être, tandis que de la bai-*

*gnoire d'albâtre neigeux ou de faïence rose craquelée émane une buée d'aromes qui est comme la vaporisation de votre chair mouillée et vous enivre de vous-mêmes ! Les yeux mi-clos, le cœur qui s'ouvre ; pas tout à fait le sommeil, mais tout à fait le songe ; un songe lent où se mélangent, dans une brume qui leur donne un lointain d'idéal, la dernière promenade matinale au Bois, presque un rendez-vous, la visite chez le couturier, — comme elle vous ira bien, cette robe de peluche bleu pâle toute fleurie de fleurs d'acacia ! — le bal de Madame de Soïnoff où la princesse était vraiment fagotée, et les valse du cotillon, moins cérémonieuses, quand les bras serrent un peu plus étroitement, quand les souffles sont plus proches, ces valse qui, même interrompues, laissent les mains dans les mains. Parfois aussi passe à travers votre pensée un visage de jeune homme, avec des lèvres qui sourient et des yeux qui doivent bien pleurer. S'il était là, celui qui vous aime ? là, devant vous, age-*

*nouillé, tendant les bras, balbutiant les divines paroles qui supplient? Dans le bien-être infini où se fondent votre corps et votre âme, une mollesse vous conseille les muets consentements, les abandons qui ferment les yeux. Ah! s'il était là! Vous ne fuyez pas, l'eau amoureuse qui vous presse toute d'une seule caresse. Aucune résistance. Le glissement dans l'extase. Vous acceptez votre défaite avec d'autant plus d'heureux nonchaloir que vous savez bien qu'elle n'est pas réelle; votre pudeur s'accommode d'une faute chimérique, qui ne semble pas moins douce; et tendrement mourantes, les cils tremblants sur vos prunelles éteintes, vous achevez longuement votre rêve, renversant un peu la tête, une main appuyée au rebord de la baignoire.*

*Alors, quelquefois, après le songe enfui, dans le repos de l'esprit surmené par l'illusion, il serait plaisant de lire un livre. Mais quel livre? Ils effaroucheraient votre délicate langueur, ces romans brutaux qui*

*traînent au grand jour, sanglante ou souillée de fange, l'humanité moderne. L'œuvre digne d'être feuilletée par vos jolis doigts mouillés devrait être pareille à votre rêverie elle-même, la continuer sans la distraire. Non pas ambitieuse et de très longue haleine, mais faite de tout petits contes, — votre femme de chambre déjà frappe à la porte en disant : « Madame veut-elle sortir du bain ? » — il faudrait qu'elle fût doucement vague, un peu triste et si tendre, mondaine, certes, poétique aussi, perverse par instants, puisque vous êtes très subtiles, chaste le plus souvent, parce que vous êtes très chastes en effet, amoureuse toujours ! et qu'elle mêlât aux langoureux récits quelques folles histoires ; car l'eau de la baignoire, secouée par votre rire, fait un joli clapotement contre la faïence rose craquelée ou l'albâtre de neige. Mais ce livre, que j'essayerai en vain d'écrire, quel poète aussi féminin que le divin Amarou, dont l'âme avait vécu dans les corps de cent femmes, quel poète vous*

*le donnera, 3 exquises Parisiennes, qui  
jaillirez de l'eau tout à l'heure en éparpil-  
lant de claires gouttelettes, perles pour sous  
avoir touchées, larmes de vous quitter!*

---



## LE DUEL

Elles résolurent, Mariette et Marianne, de vider leur querelle dans un duel à mort. Aussi bien la situation n'était plus tenable ! Puisque leur amant ne voulait renoncer ni à l'une ni à l'autre, — oh ! combien je le loue, et combien je l'envie ! — et puisqu'elles ne pouvaient pas, elles, se résigner à un trop cruel partage, le mieux était d'avoir recours à un dénouement sanglant. A Marianne ou à Mariette appartiendrait tout entier le veuf de Mariette ou de Marianne. Soit ! voilà qui est dit. Les armes ? des fleurets démouchetés, le lieu ? ce boudoir même, témoin de la provo-

cation, et, pour seconds, les images des deux combattantes dans les deux miroirs de Venise enguirlandés de blanches verdure et où l'on voit des Colombines baiser le masque d'Arlequin.

En un instant elles furent dévêtues. Marianne n'avait plus que sa chemise d'alençon et son pantalon de soie rose; Mariette n'avait plus que sa chemise de malines et son pantalon de soie bleue.

En garde!

Elles se considérèrent avant de croiser le fer.

Elles se trouvaient, — épaules nues et bras nus, avec le remûment ferme de la gorge sous la blancheur transparente, — bien belles et si délicieusement séduisantes. Quoi! l'une d'elles, dans un instant, serait une forme inerte et froide qu'aucun baiser, désormais, ne ferait tressaillir?

A cause même de leur beauté, la rage leur revint au cœur! moins violente pourtant chez Marianne qui, en admirant son adversaire, avait une tendresse dans les yeux.

En garde !

Les fers croisés, ce fut un combat farouche, acharné, charmant. Les petits pieds frappaient le tapis dans des pantoufles de perles, les gonflements de l'air exagéraient les charmes des pantalons, les bras se tendaient, de neige rose, et l'essoufflement des gorges bombantes...

Marianne poussa un cri.

Elle avait cru voir du sang, une goutte de sang, à la poitrine de sa rivale ! Sans nul doute, elle l'avait blessée, tuée peut-être. Elle jeta son arme, se précipita sur Mariette, pleine de repentir, se mit à baiser, en pleurant, la blessure qu'elle avait faite. Peut-être pensait-elle — à cause de certains souvenirs de lecture — qu'elle guérirait sa victime en aspirant le sang de la plaie ! Elle était d'autant plus portée à le croire que Mariette, maintenant, paraissait n'éprouver aucune douleur ; respirant à l'aise, un peu fort. Une chose pourtant surprenait Marianne ; elle ne sentait pas, sous sa lèvre, l'humidité du sang.

Elle recula, regarda et sourit... La blessure qu'elle avait baisée, c'était, à travers la malines, la pointe du sein de Mariette !

---

## NIDS VIDES

---

Par la fenêtre ouverte au soleil d'hiver, — tandis que le feu flambait dans la cheminée, — ils regardaient passer dans le ciel les nuages, lents, lourds, avec des indolences d'énormes bêtes blanches qui se seraient roulées dans la neige et se laveraient dans l'azur. La pente de la rivière bruissante comme du satin tiré, le prolongement, entre les squelettes des arbres, de la large allée pâle, jusqu'au bassin qui avait l'air, un peu incliné, d'un très fin croissant bleu, les col-

lines, là-bas, où s'élevaient sous la brume des forêts de branches grêles, faisaient un lointain infini, vague, si frais ; et les flammes des bûches, entre les tentures, mettaient autour d'eux, tout près d'eux, une chaleur intime de boudoir. Ils étaient chez eux, en présence de tout l'espace. Là, toute la nature, ici, eux seuls. Comme c'est beau, l'immensité céleste, si pure et si diaphane que, parfois, on s'attend à y voir des anges transparaître ! Comme c'est doux le rencoignement tendre de deux cœurs dans l'étroitesse caressante de la chambre aimée ! Les petits paradis valent bien les grands ciels. Bonjour, Dieu ! et ils se baisaient sur les lèvres. Mais, parce qu'elle pousse l'hypocrisie de l'innocence, — ah ! mauvaise ! — jusqu'à l'ingénuité parfaite, elle se prit à dire, tout à coup, avec un petit coup de poing sur la table : « Je veux aller dénicher des oiseaux dans les bois. » Il ne lui objecta point que c'était l'hiver, qu'il n'y avait pas de feuilles aux arbres ni d'oiselets dans les nids. Il avait depuis longtemps

perdu l'habitude de résister, même en pensée, aux caprices de l'atroce enfant ; à chacun des caprices de Juliette il disait : « Monseigneur ! » Bientôt, emmitouflée de fourrures, elle courut, lui la suivant, le long de la pâle allée, et quand ils furent dans le bois fait de noires ramilles et cliquetant sous le vent et le soleil froids, elle chercha des nids dans les broussailles et dans les rameaux bas, avec de petits bonds et des cris de fillette. Des nids, elle en trouva, mais sans oiseaux, des nids de l'ancien printemps, où ne restait pas même une plume. Elle chercha encore ; pas un pauvre petit pinson sans duvet, pas une fauvette à demi-nue, qui grelotte, en ouvrant son bec jaune. « Ah ! oui, dit-elle, c'est que nous sommes en février. » Puis elle ajouta, en se pelotonnant contre lui, caressante, l'air d'un enfant qui a peur d'être battu : « Je suis bien sotte, n'est-il pas vrai, et je suis sûre que vous vous moquez de moi ? » Mais il répondit avec la mélancolie des chers espoirs déçus : « Ai-je le droit de rire de vous, Juliette, moi

qui, sous la neige de votre cœur vide et glacé  
comme un nid d'hiver, guette depuis si long-  
temps, en vain, l'éveil de l'oiseau Amour? »

---

## LA BONNE AMIE

---

Toc! toc!

— Qu'est-ce?

— Ouvrez!

— A pareille heure? Vous n'y pensez pas, monsieur. Je me couche, je viens de jeter sur le fauteuil mon corset bordé de peluche rose, et j'ai déjà retiré l'un de mes bas de soie noire.

— Laissez-moi retirer l'autre.

— Impertinent! Passez votre chemin.

— Je vous aime.

— Je voudrais bien voir, qu'on ne m'aimât point.

- Je suis prêt à mourir pour vous.
  - Vivez, mourez, que m'importe !
  - Je suis jeune.
  - Et naïf. Allez-vous-en.
  - Je suis beau.
  - Et fat. Allez-vous-en, vous dis-je.
  - Je suis riche.
  - Et bête. Allez-vous-en donc, ou j'appelle.
  - Je suis l'amant de votre amie Clémentine.
  - Eh ! que ne le disiez-vous plus tôt ! dit la jeune femme en ouvrant sa porte.
-

## LA VOILETTE

---

Valentin lui parlait tout bas, presque à genoux, dans le fiacre, et Juliette, pelotonnée sous les fourrures, frileuse, ou peureuse, s'écartait, se rencoignait, inquiète des mains qui suivent les mains, ou, plus rusées, sous le manteau dégrafé, feignent de ne pas chercher et trouvent — innocence hypocrite du hasard — l'un des boutons du corsage, rondeur de cornaline ou de soie, qui glisse et, à peine touchée, sort si vite de la boutonnière, sans qu'on y ait pensé seulement ! A travers son épaisse voilette et la vitre blanchie d'une buée d'haleines, Juliette re-

gardait avec acharnement la longue ligne des fortifications qui se hausse, verdissante, comme si la plaine faisait le gros dos, pendant que Valentin demandait tout à celle, hélas ! qui ne lui donnait rien. Cependant, peu à peu, elle s'attendrit, la mauvaise, et, sans trop de peine, elle accorda de lui laisser prendre un baiser sur l'un de ses yeux. Mais un seul sur un seul ! et, en outre, avec une fermeté qui ne se démentirait pas, elle stipula qu'il prendrait ce baiser à travers la voilette. Il accepta cette condition cruelle, espérant peut-être les délices vantées par un des plus charmants vers de François Coppée. Alors, résignée, elle ferma les yeux. Qu'avait-elle à craindre ? L'épaisseur de la dentelle, sur la paupière close, intercepterait la chaleur des lèvres trop vives ; la pudeur neigeuse de sa peau ignorerait la bouche qui dévore et qui brûle. Ce fut l'œil gauche qu'il choisit ! il le baisa tendrement, longuement, croyant qu'il lui venait aux lèvres et qu'il lui entraît au cœur tous les rayons d'une petite

étoile. Mais Juliette s'étonnait d'être troublée. Comment se pouvait-il faire qu'elle sentît si proche, si immédiate, la pression chaleureuse? Elle était bien sûre que la voilette n'avait pas été levée, puisqu'elle en avait sur la joue la caresse qui tremble. Elle se troublait de plus en plus, pénétrée de tendresse, envahie de langueur. Il lui venait un désir qu'il fût long, plus long, plus long encore, ce baiser. Ses bras, lentement, se haussaient avec une possibilité d'étreinte en retombant... Épouvantée, elle repoussa Valentin, et elle porta la main à la place du baiser. Elle eut un cri de colère et de honte! car elle sentait, sous son doigt, sa paupière sans voile un peu mouillée encore de la lente caresse! Valentin, fidèle à sa promesse, n'avait pas levé la voilette, mais, avant le baiser, d'une seule morsure, il avait déchiré, aspiré, avalé le morceau de dentelle qui défendait et cachait la chère petite étoile.

---



## LA BONNE RÉOLUTION

---

Eh bien ! oui, sa résolution était prise ! elle irait à ce rendez-vous, elle commettrait cette folie insigne, elle, très grande dame et parfaitement vertueuse, de sonner, en plein jour, à la porte d'un appartement de garçon, et d'entrer, la voilette levée, dans le boudoir-fumoir où le parfum des havanes s'édulcore du musc exhalé par des visiteuses frivoles, où traîne peut-être sur quelque meuble le loup de velours de Mademoiselle Anatoline Meyer, des Nouveautés, oublié là après le dernier bal de l'Opéra. Ce serait une grande imprudence, sans nul doute ! N'importe

puisque ses intentions étaient absolument pures. Le sentiment du devoir lui dictait sa conduite. Elle jugeait nécessaire, et vraiment digne d'elle, de donner une leçon à l'impertinent qui, la veille, pendant une valse, avait osé lui dire tout près de l'oreille, d'une voix tremblante : « Vous viendrez, n'est-ce pas ? » Qu'espérait-il donc, le fat ? Comment, il y avait six mois seulement qu'il lui rendait des soins, ils en étaient seulement aux menues flirtations des mains qui se quittent avec lenteur, des regards qui ne se détournent qu'à demi, et il s'était hasardé tout à coup à cette extrémité brutale et saugrenue ? Croyait-il donc qu'il n'aurait, à peine arrivée, qu'à l'enlacer et qu'à l'emporter, tout éperdu ; de tendresse, les bras sans force, les yeux qui se meurent sous les cils mouillés de larmes ? Une belle opinion qu'il avait d'elle, en vérité. Mariée depuis moins de deux ans, n'éprouvant encore pour son mari qu'un dégoût fort supportable, ayant victorieusement repoussé les entreprises des prétendants les

plus passionnés et les plus adroits, elle était irréprochable, Dieu merci, et digne de tous les respects. Elle châtierait l'insolent, d'un châtiment exemplaire; elle entrerait chez lui, calme, froide, très digne, — être digne, ce serait peut-être difficile, à cause de ses grasses petites lèvres roses qui veulent toujours sourire, et de ses chauds yeux bruns qui ont le diable aux prunelles, mais, enfin, elle essaierait, — elle entrerait chez lui, le front haut, et parlant avec gravité.

« Oui, Monsieur, je suis venue, parce que je n'ai pas voulu vous donner l'orgueil de croire que j'avais peur de vous! Je m'offre au danger parce que je le méprise. Et je suis venue aussi pour vous dire mon sentiment sur votre conduite. Elle est indigne d'un gentilhomme. Je suis une honnête femme, sincèrement, loyalement attachée à mes devoirs. Dans la famille dont j'ai quitté le nom illustre pour un nom aussi glorieux, j'ai reçu

d'austères enseignements, j'ai eu sous les yeux de nobles exemples. Si l'on a reproché à ma grand'mère d'être montée en croupe d'un officier cosaque, en 1815, c'est qu'on a été abusé par les calomnies des libéraux et des républicains. Les femmes de ma race, quand elles montent à cheval, le font avec la convenance qui est le caractère distinctif de toutes leurs actions. L'une de mes aïeules était à Fontenoy, habillée en homme ; et telle était la retenue de ses mœurs héroïques que personne n'a été tenté de rechercher si elle était femme ! Il est vrai qu'elle était laide. Quant à moi, je suis sa digne descendante, pour la vertu, sinon pour la laideur ; car on ne saurait être parfaite. Je prétends, parmi le relâchement des mœurs modernes, garder, intact, un honneur dix fois séculaire. Vous vous êtes mépris, Monsieur ! Vous pensiez avoir rencontré une de ces créatures sans force d'âme, — trop fréquentes, hélas ! -- qui se laissent aller à vau-l'eau au courant des passions ou des caprices. Je vous estime

encore assez pour croire que vous reconnaîtrez votre erreur, et qu'après la dure leçon que j'ai dû vous donner, vous abandonnerez l'une façon définitive des espérances coupables qui me sont des injures. »

Oui, elle lui dirait cela, d'autres choses encore, sereine, ferme, inexorable, et lui, il ne manquerait de s'incliner humblement, plein d'admiration et de repentir, convaincu. D'ailleurs, tout en combinant de la sorte le scénario de sa victoire et tout en préparant sa harangue, l'adorable jeune femme commençait à s'habiller, — car l'heure du rendez-vous était proche, — et après avoir chaussé les bas noirs, à jour, où la peau transparait par gouttes de lait rose, après avoir passé la chemise de valenciennes qui met sur la nudité une nuée de vague neige, elle choisissait dans l'armoire à glace des pantalons de soie diaphane, légers, où bouffent des dentelles, et qui ne tiennent à la hanche que par un seul bouton.



## MARDI-GRAS AU VILLAGE

---

Juliette lui avait dit, entre deux portes, pendant que, dans le salon, les gens graves jouaient au whist : « Demain mardi, je vais chez mon grand-oncle à Villemomble. Puisque vous dites que vous m'aimez, puisque vous avez cette folie de ne pouvoir passer une journée sans me voir, allez à Villemomble vous aussi, demain. Promenez-vous dans la seule rue, sous la fenêtre de mon grand-oncle. La maison est à côté d'un magasin de mercerie. Promenez-vous avec patience. Moi, vers midi, j'entr'ouvrirai la croisée, et je vous sourirai de loin ! Un sourire, c'est beaucoup

plus que vous ne méritez. » C'était plus qu'il n'avait jamais osé désirer. Le lendemain, bien avant midi, il était dans la grande rue de Vieuxmembre, faisant les cent pas, regardant passionnément la fenêtre où Juliette apparaîtrait. Un vent très froid lui cinglait le visage, lui emmêlait les cheveux, lui jetait partout de la poussière humide et de petits cailloux. Il ne s'inquiétait guère du vent ; il eût bravé des cyclones !

Qu'importe ce que peut un nuage des airs  
 Nous jeter en passant de tempête et d'éclairs !

Est-ce qu'il ne la verrait pas, dans un instant, là, au-dessus de lui, souriante ? Le seul espoir de ce sourire, — car elle a des dents de petit chat qui mord ! — le payait des ennuis de l'attente ; et il aimait les cailloux qui lui déchiraient la peau. Il marchait toujours le long des maisons, attendant. Les passants le considéraient avec surprise. Pour se donner une contenance, il s'arrêta devant la boutique de mercerie où, à cause du carnaval, on

avait mis en étalage des costumes de débardeurs, de bergères des Alpes, de pierrots, et des loups de satin fripé, des masques grotesques, des faux nez énormes. Sans doute quelque bal aurait lieu dans le salon de cent couverts du pâtissier de Villemomble. Il regardait l'étal carnavalesque, d'un air qui s'intéresse. Très inquiet d'ailleurs! car midi venait de sonner, et Juliette ne se montrait pas. Oh! cette fenêtre fermée! mais il se souvenait que Juliette lui avait dit : « Avec patience. » Il regardait toujours — ou faisait semblant de regarder — les faux nez, les masques, les déguisements. Il s'aperçut enfin que la marchande l'observait avec défiance. Qu'est-ce que c'était que cet étranger qui « reluquait » ainsi la vitrine, et n'entrait pas, n'achetait rien, ne louait rien? Il craignit de donner à penser, de compromettre Juliette. Pour justifier sa présence, il poussa la porte du magasin, et, après avoir hésité entre divers objets, finit par choisir, — tout en pensant au joli nez rose de Juliette

et au sourire promis, — un gigantesque et extraordinaire nez de carton peint, un nez rouge, bleu de ciel, vert pomme, où s'épanouissaient comiquement de colossales ver-rues, un nez devant qui s'esclaffent les gamins crieurs de chienlit. Il emporta son em-plette, dans un journal et se remit à faire les cent pas. Midi et demi ! la fenêtre toujours close ! Est-ce que Juliette avait oublié, ou bien exagérait-elle sa cruauté accoutumée, la coquette, jusqu'à lui refuser l'aumône d'un sourire ? Pendant qu'il allait et venait sous le vent, le nez de carton, dans le journal secoué et déchiré par la bourrasque, l'agaçait singulièrement. Il avait bonne envie de le jeter dans quelque coin ; il n'osait pas, craignant d'être vu ; et il ne cessait pas de se promener avec patience. Enfin ! Enfin ! il ne se trompait pas : le rideau d'une fenêtre s'était agité ; un ébranlement de serrure annonçait qu'elle allait s'ouvrir. Quelques secondes encore, et il verrait le sourire de Juliette, ce sourire si joli, si tendre, qui lui

mettait dans l'âme des délices de paradis. Il tendait des bras éperdus ! Juliette apparut en effet. Mais elle ne se borna pas à sourire : à peine accoudée au rebord de la croisée, elle fut prise d'un rire fou, toujours redoublé, inextinguible, d'un rire cruel, qui bafoue et humilie ! Stupéfait, il porta les mains à son visage, instinctivement, et reconnut, le malheureux, que ne sachant qu'en faire, il avait mis sur son propre nez sans y songer, — rouge, bleu de ciel et vert pomme, — l'énorme nez de carnaval !

---



## L'EAU QUI BRÛLE

---

Comme il avait la fièvre, la cruelle fièvre d'amour, il résolut, le pauvre amoureux, de se baigner dans la rivière si fraîche et si calme qui coule sur des cailloux polis.

On lui avait dit :

« Puisque vous souffrez sans répit et sans espérance, puisque vous avez au cœur, au front, aux lèvres, les chaleurs de l'éternel désir trompé, il convient que vous entriez et restiez longtemps dans cette eau ; car elle a, depuis un temps immémorial, la vertu d'éteindre les incendies de la passion : et plusieurs, qui n'étaient pas moins malades que

vous, s'en sont très bien trouvés. C'est **une** chose que tout le monde peut vous raconter dans le pays. »

Il se laissa donc glisser de la rive dans la rivière. Mais à peine fut-il descendu dans la fraîcheur de l'onde, qu'il sentit sur tout son corps comme une étreinte de braises, comme un enveloppement de flamme. Il s'enfuit à travers plaine ! La brûlure de toutes parts, lui tenait à la peau, le dévorait, le consumait. Et jamais encore il n'avait subi d'aussi insupportable torture.

Comme il s'en plaignait, le soir, à celle qui ne l'aimait pas :

« Eh ! je sais bien pourquoi, dit-elle. C'est qu'un jour, en passant près de cette rivière, j'y ai laissé tomber une des petites fleurs qui étaient dans mes cheveux. »

---

## L'AVANT-GARDE

---

Elles l'adoraient, toutes les deux, lui seul ! Une folie d'amour avec des ruses de caprice et des emportements de passion. Il y avait des gens pour affirmer que l'aventure s'achèverait par un duel : rencontre au pistolet, à vingt pas, ou croisement d'épées, un matin, dans une clairière de Meudon. Il est certain que Madame de Lurcy-Sevi allait quatre fois par semaine chez Caïn, et Madame de Graçay chez Ruzé, tous les jours.

D'ou avait pu venir à ces prudentes mondaines, toujours maîtresses d'elles-mêmes, une fantaisie aussi excessive, qui troublait leur

vie, désordonnait leurs habitudes, comme un coup de vent ébouriffe au coin de la rue la coiffe et les cheveux d'une servante? M. de Queyras, sans nul doute, était homme du monde, l'attitude élégante, le meilleur tailleur de Paris, assez jeune, avec de beaux yeux. Mais, des yeux comme les siens, les deux amoureuses en avaient vu sourire et pleurer bien d'autres! N'importe, c'était pour celles-là qu'elles se mouraient de tendresse et se consumaient de désir. Leur amour s'exaspérait-il de leur rivalité, précisément? On inclinait à le croire et cette hypothèse n'avait rien d'improbable. Les femmes convoitent volontiers, avec fureur, ce qu'elles eussent désiré à peine si d'autres n'en avaient eu envie. Prendre, ce n'est pas toujours amusant; voler, c'est exquis. Elles ne se plaisent à être reines qu'à la condition de détrôner. Madame, faites semblant de m'aimer, pour que votre amie m'adore; et, si vous me donnez votre main à baiser, je puis espérer ses lèvres! Chacune des deux rivales eût tout offert, tout livré,

pour que l'autre offrît tout en vain. Ce fut entre elles, — avant le duel au pistolet ou à l'épée, une lutte d'extravagances et d'audaces. Quand elles eurent reconnu que les manèges des flirtations ne servaient de rien, elles s'emportèrent aux témérités extrêmes. Qui donc envoyait tous les matins chez M. de Queyras d'énormes touffes de violettes de Nice, avec une carte parmi les fleurs ? Madame de Graçay ou Madame de Lurcy-Sevi. Qui donc portait, à l'Opéra, entre les dentelles du corsage les couleurs en rubans du jockey de M. de Queyras, la veille du prix d'Auteuil ? Madame de Lurcy-Sevi ou Madame de Graçay. Une fois, celle-ci, en voiture, attendit M. de Queyras jusqu'à quatre heures du matin à la porte d'un cercle, et, comme quatre heures sonnaient, elle eut un cri de rage : sa rivale attendait aussi, devant la même porte, à pied, dans la boue !

Cependant le gentilhomme à qui s'adressaient tant de violents hommages ne demeura

rait pas impassible ; il hésitait, voilà tout. Toutes deux également belles, l'une avec ses cheveux de nuit, l'autre avec ses cheveux d'aurore, il ne leur eût pas fait l'injure — devant deux passions également ardentes — d'un partage absurde. Le partage ne pourrait avoir lieu que plus tard, espacé. Il voulait choisir, il leur devait de choisir, de préférer. Mais sa reconnaissance profonde pour ce double amour était telle qu'il se serait cru véritablement coupable s'il se fût résolu à l'un des deux bonheurs qui lui étaient offerts, sans une raison véritablement sérieuse, déterminante ! Madame de Graçay et Madame de Lurcy-Sevi comprenaient si bien cet honnête sentiment que leur unique pensée était de deviner la preuve de dévouement ou la tentation qui attirerait l'indécis vers l'une ou vers l'autre, et chacune d'elles avait pour pire angoisse la peur d'être devancée.

Une fois, elles crurent avoir deviné. — et elles avaient deviné en effet, — parce que M. de Queyras, pendant une matinée à la salle

Herz, avait regardé long temps, avec un regard qui compare, les corsages des deux rivales.

Quand elles entrèrent, le surlendemain, ensemble, — elles étaient excellentes amies — dans le bal de Madame de Ruremonde, il y eut un brouhaha d'étonnement. Jamais l'impudeur tranquille du décolleté n'avait à ce point dépassé les limites ! Blanche comme de la neige où l'on aurait jeté deux roses, la gorge de Madame de Graçay s'offrait presque sans voile, et celle de Madame de Lurcy-Sevi, plus pareille à deux oranges, éclatante, un peu dorée, — or qui se bombe, et se meut, — concentrait toutes les lueurs frissonnantes dans sa double rondeur chaude.

M. de Queyras regardait.

L'instant était suprême. Evidemment, le choix, qu'elles ne pouvaient plus retarder — à moins de réaliser les mythologiques nudités des déesses sur le mont Ida, — le choix allait être un fait accompli.

Madame de Lurcy-Sevi considéra sa rivale.

Elle vit que Madame de Graçay à cause de son ampleur blanche, paraissait plus décolletée.

Elle eut le courage des crises définitives.

Feignant d'être incommodée par la chaleur du bal, elle se laissa tomber dans un fauteuil, puis, sous les yeux de M. de Queyras qui se précipitait, empressé, elle arracha violemment tout son corsage ! et s'évanouit, sûre d'elle-même.

M. de Queyras s'agenouilla sous couleur de ramasser l'éventail tombé, et disant tout bas les paroles d'aveu.

Depuis, Madame de Graçay a cru se venger de sa défaite en disant qu'il était impossible de lutter contre une ennemie si prompte à démasquer l'« avant-garde ». Mais les mots ne peuvent rien contre les faits ; moi qui écris ceci pour les belles baigneuses énamourées, j'ai vu le mois dernier, à Nice, M. de Queyras et Madame de Lurcy-Sevi passer ensemble, le

long de la mer, tout près l'un de l'autre, chuchotant, extasiés. Et elle avait un corsage très montant. Comme un général, après la victoire, s'habillerait en bourgeois.

---



## JULIETTE VICTORIEUSE

---

Juliette lui avait dit :

J'y consens ! J'irai demain chez vous. Chez vous. Chez vous, moi ! N'est-ce pas que je suis adorablement bonne ? Je vous conseille de tomber à genoux, tout de suite, de me remercier avec des larmes de joie. Et c'est à l'heure du déjeuner que j'entrerai dans votre détestable logis où doit survivre l'Ylang-Ylang des amours anciennes. Le menu ? Je ne mange que ce qui croque, pour donner à mes dents de chatte l'illusion de petits os d'oiselet dévoré

tout vivant ; et je n'ai jamais compris que l'on bût autre chose que de la mousse de vin d'Asti. Mais si je vous accorde la faveur insigne de ma présence, c'est à une condition, Monsieur.

— Laquelle ? avait demandé Valentin.

— Par mes yeux qui sont tout le ciel, par mes lèvres où sont toutes les roses, par mes cheveux où sont tous les parfums, — et aussi sur votre foi de galant homme, — vous allez me jurer que vous n'abuserez en aucune façon de notre tête-à-tête, non, pas même pour baiser le bout du petit doigt de mon gant jeté sur la table, ni pour chercher à savoir si j'ai, plus haut que le coude, un joli signe rose.

Inébranlablement résolu à ne tenir aucune de ses promesses, Valentin avait consenti à tous les serments ; et c'est pourquoi le lendemain, dans le fumoir de cuir gaufré d'or où la table était mise, près de bûches flam-bantes que pâlisait le soleil de la fenêtre ouverte, Juliette becquetait des écrevisses entre ses lèvres plus rouges, un peu de mousse de

vin d'Asti, comme une écume de sève, resté à chaque coin de la bouche.

D'abord, la conduite de Valentin fut digne, en vérité, de tous les éloges. Pas une parole trop ardente, pas un regard trop vif. Parfait. Il n'essaya point de se tromper de verre ! Et il aurait eu un cœur de marbre, — ainsi qu'elle a le sein, — qu'il n'eût point montré une plus irréprochable réserve. Mais, tout à coup, sans transition, comme si l'instant précis fût venu d'un accomplissement longtemps prémédité, il cria : « Je t'adore ! » et la prit dans ses bras. Épouvantée, et si belle dans ses cheveux défaits, elle lutta désespérément, s'accrochant aux rideaux de la chambre, ne voulant pas tomber sur les molles fourrures du tapis, qui sont un lit de mousse blanche. Avec des paroles de haine et des cris de rage ou de peur, elle lui reprochait la foi trahie. « Parjure ! misérable ! infâme ! » Ah ! que vous êtes doux, mots

affreux ! Il s'enivrait de l'injure, à cause de la voix, et il serrait, toujours plus étroitement, Juliette, dont les forces enfin défailloient, et la colère. Une douceur, peu à peu, malgré elle, l'envahissait, l'alanguissait ; ses yeux se mouraient dans une tendresse humide. Sa résistance ne menaçait plus, demandait grâce. « Eh bien oui ! je t'aime ! c'est vrai, je t'aime ! j'ai été coquette, je t'ai fait souffrir, j'ai eu tort, je me repens, je t'aime ! » Elle ne se refuserait plus, elle se soumettrait. Elle lui demandait seulement de ne pas la surprendre ainsi, d'attendre quelques jours, pas même quelques jours, jusqu'à demain. Demain elle reviendrait, très bonne, très obéissante. Il pouvait la croire, elle reviendrait. Mais lui, il la tenait toujours, dépourvu de confiance. « Soit ! murmura-t-elle enfin, mourante sous l'emportement des baisers. Soit, je suis vaincue, je t'appartiens, aujourd'hui, à jamais. Mais, un instant, oh ! rien qu'un instant, je t'en conjure, laisse-moi... » Cette fois il se sentit plein d'une joie

infinie. Elle céda, elle voulait bien ! En même temps, étant un homme<sup>3</sup> pratique, il concevait le pourquoi du court répit demandé. L'abandon même, — l'abandon surtout, — doit avoir sa coquetterie ; il entrevit la nécessité d'une poudre de riz suprême. Attendri de reconnaissance, éperdu des bonheurs prochains, il desserra son étreinte, et, lentement, à reculons, tandis qu'elle lui envoyait en rougissant des baisers, il quitta la chambre presque nuptiale déjà, où il rentrerait bientôt. Car elle était à lui, enfin ! Après tant de flirtations cruelles, et tant de refus et tant d'amères attentes, elle se faisait douce, et ne disait plus non, et disait oui, l'adorée. Des bouffées de joie et d'orgueil, de son cœur triomphant, lui montaient à la gorge. Il la posséderait, l'exquise et délicieuse créature, si blanche, toute lumineuse, en fleur !... Un éclat de rire sonna dans un bruit de porte refermée. Oh ! l'horrible soupçon ! Il se précipita, traversa la salle à manger, l'antichambre, arriva sur le palier

juste à temps pour voir disparaître, en bas, le long de la rampe qui tourne, le chapeau de Juliette, et l'éclat de rire montait encore dans la cage de l'escalier, comme un oiseau fou qui se cogne aux murs !

---

## MESDEMOISELLES MÉNECHME

---

Jumelles, et toutes pareilles; pareilles comme les deux feuilles d'une même branche, comme les deux gouttes d'une même liqueur, comme les deux Lionnet d'un seul piano !

Une seule chose, — mais une chose obscure et secrète, — différencioie les deux jeunes sœurs : Marthe n'a jamais senti sa petite main aux ongles clairs frémir sous des lèvres amoureuses, tandis que Thérèse n'a plus rien à donner au baiser, — qu'elle ne lui ait donné déjà.

Les promenades, deux à deux, le soir, des cousins avec les cousines ne sont pas sans péril, surtout sous les tonnelles à peine traversées de lune, où il y a des bancs au bout.

Cependant Thérèse va se marier; et ce n'est pas avec celui qui lui offrait le bras, à la campagne, après les jeux innocents.

Elle est très inquiète, Thérèse, et les parents, qui ont eu quelques soupçons de la promenade trop prolongée, sont aussi inquiets que leur fille; car le futur mari ne passe pas pour un homme sans expérience, et, s'il éprouve un désappointement, il est bien capable de proclamer son mécontentement le lendemain des noces, sans politesse.

Crainte chimérique! le mari, quand midi sonne, sort triomphalement de la chambre nuptiale, et il a tout l'air d'un chevalier vainqueur qui vient de conquérir l'Eldorado!

La joie des parents est si grande qu'ils ne

pensent plus du tout à la longue promenade sous la tonnelle, et qu'ils n'entendent pas Thérèse, la nouvelle mariée, dire tout bas à Marthe : « Merci, petite sœur. »

---



## LE NOM EFFEUILLÉ

---

Enfin ! enfin ! cria-t-il, vous m'aimez, Juliette ! Vous m'aimez, je le sais !

— Eh ! qui vous a dit cela ? demanda-t-elle.

— Vous-même, ou votre nom, ce qui est la même chose.

— Vous perdez l'esprit ?

— Je gagne votre cœur ! Votre nom lui-même, votre nom adoré, m'a fait l'aveu de l'amour que vous me cachiez, cruelle !

— Vous êtes un fat.

— Je suis un dieu !

— Vous vous expliquerez peut-être ?

— A l'instant même.

Alors il lui raconta les choses.

Ingénu à force de tendresse, — il était à l'âge, hélas ! où reviennent les illusions, — il avait voulu demander aux pâquerettes des bois s'il était aimé de Juliette.

Mais la rue Taitbout est très loin de Meudon où les petites fleurs, au reste, ne souriaient pas encore dans la mousse jaunie. Comment faire ? une idée lui vint : le nom de Juliette n'est-il pas frais et fleuri comme une pâquerette ? Il effeuillerait ce nom, pétale à pétale, non, lettre à lettre. *J*, elle m'aime ; *u*, un peu ; *l*, beaucoup ; *i*, passionnément ; *e*, pas du tout ; *t*, elle m'aime ; *t*, un peu ; *e*, beaucoup ! La seule chose qui l'empêcha de devenir fou de joie, c'est qu'il l'était déjà, d'amour.

— Monsieur Valentin, dit Juliette avec gravité, vous êtes parfaitement ridicule. Je ne

suis pas une petite fille, dans un faubourg de province, qui lit des romans en cachette, et qui porte un ruban bleu en sautoir comme les ingénues de M. Scribe. Je vous prie de m'épargner les marguerites et autres petites fleurs. Je suis une femme sérieuse. Je m'habille chez les meilleurs couturiers, et mes chapeaux viennent de chez la modiste illustre. On me voit à toutes les premières d'opérettes ; j'ai ma loge à l'Opéra et j'ai trouvé très ennuyeuse la musique de M. Saint-Saëns. Bref, une personne de goût, pratique, qui ne s'intéresse en aucune façon aux enfantillages des idylles. En outre, je vous prie de remarquer une chose ! Je ne m'appelle pas Juliette ; c'est vous qui m'avez donné ce nom pour la plus grande commodité de vos rimes en diminutif : mon vrai nom est « Julie » et, par conséquent, c'est « pas du tout » qui est la véritable réponse !



## LE PORTRAIT

---

Madame Thérèse d'Albereine est presque aussi belle que le portrait où Carolus Duran l'a représentée blanche et d'or sur un fond rouge, avec le déroulement opulent de sa chevelure rousse, lèvres de sang, épaules nues et la gorge crevant le corsage.

Même elle serait tout à fait aussi belle, si elle daignait se montrer dans le costume hardi du portrait, chute d'étoffes mal retenues par des mains lasses, déshabillement de mondaine en bacchante.

Mais Thérèse d'Albereine est aussi chaste, en personne, qu'elle l'est peu en peinture ; et

le portrait, auquel elle a consenti naguère dans une intention ignorée, le portrait qui révèle tout ce qu'elle dérobe, est caché aux regards dans le mystère d'un boudoir lointain.

Pieuse, dévote même, elle remplit avec fermeté ses devoirs de religion, va aux offices, se confesse, communie. Très austère, visage grave, cœur froid, le corsage montant.

Mariée, elle n'a pas aimé son mari; veuve, elle n'a point d'amour, écartant d'un sourire étonné et d'un geste qui s'ennuie, les empresses trop tendres et les respectueux saluts, exagérés, qui seraient bientôt, si on les laissait faire, des agenouillements d'amour.

C'est en vain que Chérubin lui chanterait sa romance; elle baiserait, sans qu'un trouble lui vint au cœur ni aux sens, l'haleine de Don Juan évanoui après le naufrage; et si le comte Almaviva roucoulait sa sérénade sous la fenêtre, elle ferait jeter quelque monnaie à ce musicien qui passe.

Elle n'a jamais prêté l'oreille aux débau-

chés sub<sup>1</sup>ils qui retrouvent, pour faire convoiter et pour conseiller de troublantes délices, la voix insinuante et lente, à peine entendue et si vite comprise, du Serpent dans les branches ; elle ne plaint même pas les amoureux ingénus qui croient encore aux marguerites effeuillées où ils mettent une rosée de larmes.

Ceux qui sont morts pour l'amour d'elle dorment dans des tombes dont elle ignore le chemin ; il ne serait pas convenable qu'elle allât au cimetière, puisqu'ils y sont couchés.

Vainement aussi, les Damnées effrénées, dévoratrices des vierges et des épouses, lui ont envoyé des bouquets de fleurs pâles, mouillées encore des pleurs de rage de leurs nuits sans repos et toutes chaleureuses de leurs seins écrasés dans de vaines étreintes.

Elle suit son chemin, sans trouble, à travers les désirs, les amours, les rêves tumultueux, pareille au courant de neige fondue des froides Aréthuses ; elle sourit, poussant le dédain jusqu'à l'indulgence.

Mais Bertine, la soubrette, en passant, un soir, a entendu une voix derrière la porte du boudoir lointain, une voix qui s'entrecoupait de prières et de sanglots; et, curieuse, elle a mis l'œil au trou de la serrure.

Un beau jeune homme — habit noir et la branche de lilas à la boutonnière — était à genoux devant le portrait peint par Carolus Duran, où Madame d'Albereine se dresse blanche et d'or sur fond rouge, avec le déroulement opulent de sa chevelure rousse, lèvres de sang, épaules nues, la gorge crevant le corsage.

Et ce jeune homme, agenouillé dans une extase douloureuse, les yeux pleins de pleurs, tendant les bras vers la magnifique image ou se frappant la poitrine, c'était Madame d'Albereine elle-même, — en habit noir, le lilas à la boutonnière, — qui répétait, hale-tante : « Thérèse, Thérèse, éternellement, je vous aime ! »

---

## ZUT

---

Elle disait si joliment le vilain petit mot !  
Toute mignonne et mignarde avec sa mine  
gamine et ses yeux de chatte qui clignent,  
les poings aux hanches, la gorge en avant et  
le cou qui se renfle, pareil à celui d'un oiseau  
qui va chanter, elle le lançait si vite et si  
preste, ce mot, — oh ! l'arc rose de ses  
lèvres ! — qu'il partait comme une flèche d'or  
empennée, dans un fin sifflement d'air, et  
piquait. Cette syllabe, jeune chasseur Amour !  
était le plus sûr trait de votre carquois. Et  
parce qu'elle n'ignorait pas qu'elle disait  
« Zut ! » très bien, elle disait « **Zut !** » très sou-

vent. A tout propos, à tout le monde, sans raison appréciable, à voix basse, à voix haute, avec la soudaineté d'un diable qui sort de sa boîte, et dans l'impertinence d'un petit rire qui défie, « Zut! » disait-elle en montrant toutes ses dents, heureuse d'être jolie! Mais celui à qui elle disait « Zut! » plus fréquemment qu'à tous les autres, c'était le pauvre homme de qui elle était adorée et qu'elle feignait de ne pas aimer. Quand il s'agenouillait devant elle, tremblant, soumis, avec les bras levés d'un suppliant qui pleure, c'était le méchant mot, toujours, qu'elle lui riait à la face, en se penchant un peu, en lui mettant son souffle aux lèvres. Ah! l'exquise et exécrable coquette! « Je défaille de tendresse et je meurs de désir! — Zut! répondait-elle. — Je donnerais ma vie pour baiser l'ongle de votre petit doigt! — Zut! disait-elle. — Je me ferai sauter la cervelle si vous ne consentez pas à m'aimer! — Zut! » disait-elle encore en se penchant un peu plus, et le frôlant presque de sa jolie face rose toute re-

muée de rires, où les lèvres étaient un baiser en fleur, où voletaient comme de petites flammes les frissons des frisons.

Il perdit patience, à cause de cette malignité détestable!

Une fois, l'ayant surprise dans le boudoir de dentelle et de soie, à l'heure du crépuscule complice, il la prit entre ses bras, violemment, et l'enlaça, résistante, et la couvrit de caresses qui se vengent, toute, les cheveux, le front, les yeux, le cou, les lèvres. Elle se débattait, se tordait, criait sous la bouche victorieuse; il ne prenait pas garde à ces colères d'oiseau qu'on tient dans la main et qui veut mordre; il la serrait plus étroitement, plus ardemment. Alors, se voyant près d'être vaincue, elle renonça aux efforts d'une lutte vaine; elle eut des plaintes et des pleurs; elle suppliait, demandait grâce. Mais lui, triomphant, lui dit : « Zut ! » dans un redoublement éperdu de baisers.

---



## SES LÈVRES

---

Ses cheveux ? lui demandai-je.

— Ses cheveux ! dit Valentin, ils ne ressemblent ni aux reflets de l'or, ni aux rayons du soleil, car l'or est froid, car le soleil est terne ; mais, radieux et chauds, et brûlant les doigts et brûlant les yeux, blonds, ici, comme le sauterne, et, là, jaunes comme les vieux cognacs, et plus loin se tordant en couleuvres de braises, ils sont un énorme incendie ramassé, et il en émane, impérieuse, une soulerie si perverse, que le Diable, certes, a dû faire cette chevelure, — le Diable, habilleur de courtisanes et coiffeur de belles filles pour

la mascarade humaine, avec les flammes de son plus infernal bûcher, de celui où sont châtiées les Luxures.

— Son front ? lui demandai-je.

— Son front ? dit Valentin. Il est étroit et pâle, l'air d'un bandeau de neige qu'elle se serait mis au-dessus des sourcils pour apaiser la brûlure montante des désirs.

— Son nez ? lui demandai-je.

— Son nez ? dit Valentin ; je lui ai voué ce quatrain frivole :

Sur sa pe'tite face rose  
 Agitant ses ailes de chair,  
 Son nez comme un oiseau se pose,  
 Impertinent, la queue en l'air !

— Ses yeux ? lui demandai-je.

— Ses yeux ? dit Valentin. Si l'on mettait au cœur des topazes brûlées une goutte de diamant où sommeillerait, quintessencié, tout l'éblouissement de toutes les étoiles, les topazes ressembleraient à ses yeux, peut-être.

— Ses joues ? lui demandai-je.

— Ses joues ? dit Valentin. Comme elle est

jeune fille et comme elle est Parisienne, elle ajoute aux candeurs de sa peau le mensonge des parfumeries. Naïve et complexe, elle est fraîche et fardée. Elle a le velouté et la veloutine. Celui qui lui effleure la joue croit respirer une rose des bois que l'on aurait maquillée.

— Et ses lèvres ? lui demandai-je.

Valentin hésita.

— Ses lèvres ? dit-il. Je les ai vues à peine.

— Tu les as vues à peine ?

— Eh ! sans doute, s'écria-t-il, puisque je les baise toujours !

---



## SOUS LES LAURIERS ROSES

---

Une fois que le duc Thésée, avec Hippolyte, reine des Amazones, se promenait dans un bois près d'Athènes, ils virent au bord d'une rivière, sous un buisson de lauriers fleuris, un jeune faune qui chatouillait du bout d'une branche parfumée le nez de nacre rose d'une nymphe toute nue endormie sur les mousses.

— Pourquoi donc ce petit faune, demanda le duc, chatouille-t-il le nez de cette nymphe endormie?

— C'est sans doute, dit la reine, afin que,

réveillée, elle puisse l'entendre lui parler d'amour.

Mais la nymphe ne s'éveillait pas. A peine, par instants, sa narine frémissait-elle sous l'odorante caresse.

Le faune s'avisa d'un autre moyen : il emplit de fleurs ses deux mains qui furent une petite corbeille, et, toutes les fleurs, il les laissa tomber, de très haut, sur la gorge de l'hamadryade ensommeillée ; la nymphe, lentement, d'un bras qui rêve, écarta le léger fardeau ; mais elle ne s'éveilla point.

Le faune se mit à sauter autour d'elle, froissant les arbres, cassant les branches ; ce fut comme le bruit de toute une troupe de jeunes loups se querellant dans les broussailles ; mais la nymphe était toujours en lormie, sa poitrine de marbre pâle se haussant et s'abaissant comme une onde de lait.

Le faune frappa des mains, cria, chanta. Imita les voix des bêtes farouches ou des tendres oiseaux qui s'irritent ou se plaignent dans le bois près d'Athènes ; il eut des rugis-

sements de lion, que Bottom eût enviés, et des roucoulements de colombe, qui eussent attendri Lysandre ; la nymphe demeurait immobile dans le sommeil comme un lys qui serait pris dans de la neige.

Alors, le petit faune s'étant mis à pleurer, le duc Thésée eut pitié du demi-dieu-enfant et tira son étincelante épée qui avait si souvent retenti sur les armures dans les batailles ; rudement, il en frappa une roche qui était là et qui sonna terriblement dans l'air : on eût dit qu'un duel de héros et de dieux se ruait à travers les branchages, et l'écho hurla comme un guerrier blessé ! Mais les paupières de l'hamadryade ne frémirent même pas, statue tombée dans l'herbe.

— C'est qu'on s'y prend mal, dit la reine des Amazones.

Elle se rapprocha du duc Thésée, puis, longuement, ardemment, le baisa sur les lèvres ! La nymphe, au bruit du baiser réveillée, mit ses bras charmés au cou du jeune faune.



## AU VINGT ET UNIÈME SIÈCLE

---

C'est l'heure du tour du lac. Les deux adorables épouses, étendues sur les coussins de la voiture, s'emmitouflent dans les fourrures, et les cheveux de Laure sont tout en or, et les cheveux de Jane sont d'ébène bleu comme l'aile des corbeaux, sous la clarté fraîche du soleil d'hiver. Il y a bien des jours qu'on ne les a vues, trois mois entiers. Après la belle fête de leurs noces, où fut convié tout le Paris illustre et mondain, — leur union était non seulement celle de deux exquisés créatures, mais c'était l'union aussi de deux familles princières, — elles sont allées cacher,

dans un château de Bretagne, près de la mer, les premières délices de leur bonheur. Longue et trop courte lune de miel ! Maintenant, elles sont de retour, elles rentrent dans le monde ; la foule élégante, heureuse de les revoir, les considère et les salue avec un tendre respect. Car leur amour a sa légende, noble et attendrissante. On sait qu'elles se sont longtemps aimées, avant de pouvoir avouer qu'elles s'aimaient ; que leurs parents, — par des raisons d'intérêt, — ne voulaient pas consentir au mariage. S'adorant, elles auraient pu se révolter, s'enfuir. Mais c'étaient d'honnêtes fiancées qui voulaient se conserver intactes pour le lit nuptial. Elles ont eu, malgré leur désespoir, la patience des passions vraies. Et c'est à force de résignation douloureuse et de muettes prières qu'elles obtinrent enfin d'être l'une à l'autre ! A cause de cette légende, on les aime et on les honore. Tous se découvrent lorsqu'elles passent, et des chuchotements sympathiques, de toutes parts, les environnent. On a tort de

dire que Paris est égoïste et frivole, qu'il s'intéresse seulement aux aventures scandaleuses ; il sait rendre justice à l'honnêteté, aux sincères amours et se réjouir des vertus récompensées. Elles, cependant, dans la voiture lente, s'enivrent de ce doux triomphe, ayant la conscience de l'avoir bien mérité, et répondent aux saluts par des sourires heureux. Mais Jane, tout à coup, a froncé le sourcil.

— Laure, ma chérie, dit-elle, pourquoi as-tu fait un signe de la main à cette amazone ?

— Tu ne la connais pas ? C'est Marguerite de Lizollès, une de mes amies de pension. Il faudra l'inviter à nos bals.

— Non certes ! Marguerite de Lizolles est de celles qu'une femme de ton monde ne doit pas recevoir, ne doit pas même avoir connue.

— Marguerite ? Qu'a-t-elle donc fait ?

Jane hésitait.

— Je ne sais si je dois te le dire, à toi si pure et si parfaite... Elle s'est mariée.

— Eh bien ! ne sommes-nous pas mariées, nous aussi ?

— Grâce au ciel, mon doux ange ! Mais, elle, c'est un homme qu'elle a épousé

— Oh ! dit Laure en rougissant.

---

## LES TROIS CHAPEAUX

---

Ils allaient sortir. Le soleil d'hiver, qui traverse d'or pâle les vitres, conseillait aux amoureux la fraîche promenade dans les venelles encore sans feuilles, où l'on marche un peu vite, pelotonnés dans les fourrures, se serrant l'un contre l'autre, et mêlant sous le manchon les chaudes haleines des baisers.

— J'ai trois chapeaux ! s'écria Juliette. Lequel mettrai-je, dis ?

— Je ne sais, dit Valentin.

— Veux-tu que je mette le chapeau rouge ? Il a l'air sur mes cheveux d'une grosse pi-

voine ébouriffée qui s'épanouirait dans les blés.

— Non, dit Valentin, pas le rouge.

— Oublieux ! C'est le jour où je l'ai porté pour la première fois, que jè t'ai permis, pour la première fois, de soulever la voilette qui te refusait mes lèvres.

— Ce baiser, cruelle, me ~~rendit~~ rendit plus éperdu et plus malheureux encore !

— Veux-tu que je mette le bleu, avec des roses moussues ? Il est joli et gamin, et, un peu penché sur l'oreille, on dirait d'un bouquet qui pouffe de rire.

— Non, dit Valentin, pas le bleu !

— Ingrat ! Je le portais cependant, le matin où je me suis assise, toute peureuse et tremblante, sur tes genoux, dans le fond de la voiture au Bois

— Mais tu t'éloignas si vite, cruelle, à cause d'un officier qui passait à cheval !

— Faudra-t-il donc que je mette le mauve, avec son feuillage veiné de lie de vin comme une feuille de vigne trop brûlée de soleil ?

— Oui, oui ! Celui-là ! Je le veux !

— Et pourquoi donc ?

— Parce que...

— Parce que ? demanda Juliette, qui rougit, se souvenant.

— Parce que, le soir de l'étreinte définitive et de l'irréparable abandon, le soir où, allant au plus pressé, j'avais déjà fait de toutes tes soies et de toutes tes dentelles quelque chose de déchiré et d'épars qui traîne sur le tapis, je te l'ai laissé, ce chapeau, feuille de vigne en effet, que tu portais sur la tête !

---



## LA CHEMISE DE THÉRÈSE

---

La chose extraordinaire, ce n'était pas que Thérèse eût retiré sa chemise, — tout arrive ici-bas, tu le sais, Juliette ! — mais ce fut qu'elle ne la retrouva point quand elle voulut la remettre. Où se cachait-elle, la fine batiste transparente, tout imbue de parfums récents, voile suprême qu'avait repoussé pour une heure une pudeur, sûre de la blancheur de sa gorge et de ses jambes parfaites ? Derrière les chaises de la petite chambre d'auberge, — c'était dans une bourgade des Pyrénées, presque espagnole, qu'ils s'étaient rejoints, ces amoureux, — sous la table,

sous le lit, parmi les rideaux, ils cherchèrent la chemise disparue. Vainement. « Conçois-tu cela ? » dit Thérèse ; il n'y comprenait rien non plus ; et il y eut un furètement agacé et rageur, très longtemps, dans tous les coins. Ils se rappelaient qu'à un moment, pendant le feint oubli des baisers, le vent de la montagne, avec un emportement de jaloux, avait enfoncé la fenêtre et s'était rué dans la chambre, renversant les meubles, secouant la porte, mêlant les choses légères et les étoffes dans un virement de tourbillon. Avait-il emporté la chemise, ce vent ? Comme un grand oiseau blême, aux ailes ouvertes, avait-elle fui, dans la rafale, parmi la nuit, entre les hautes roches, gonflée, fripée, déchirée, et s'était-elle accrochée à quelque pointe pierreuse, ou posée enfin, là-bas, dans la vallée, sur un toit bas de chaume et de feuillage, sur le clocher peut-être de la petite église neuve ? Aventures invraisemblables, à peine possibles, d'une chemise dans les ténèbres, loin du lit. Thérèse, enfin, re-

nonça à chercher; elle fut tout à fait jolie, la gorge aplatie sous le plastron empesé, le haut du cou se renflant sous la pression étroite du faux-col; car l'amant, non sans la sensation d'une conquête plus absolue, avait offert de remplacer le lambeau évanoui par une enveloppe plus virile. Et ils partirent, laissant de leur bonheur, dans cette solitude lointaine, ce qu'un papillon laisse de la poudre de ses ailes au rosier déserté. Mais que les cœurs des femmes sont changeants! Celui qu'elle avait adoré, elle cessa de l'aimer. Elle méprisa les anciennes tendresses, elle détesta la chambre d'auberge, avec la petite couche dure et si douce, où le vent de la montagne venait « déborder » les draps. Thérèse, pour avoir entendu, une seule fois, l'évangélique parole d'un beau dominicain, s'était sentie l'âme touchée de la Grâce. Plus de bals, plus de fêtes, plus de flirtations attendries, après les valse, dans l'embrasement des fenêtres, où les tentures, sans qu'on y soit pour rien, retombent à propos. Pieuse,

dévotieuse même, — avec des remords de sa vie passée et des vains baisers de jadis, — elle mérita d'être offerte en exemple à six pécheresses repenties ou sur le point de se repentir. Déjà son directeur lui permettait d'espérer que la miséricorde céleste ne tiendrait pas compte des erreurs d'autrefois, rachetées par une remarquable abstinence. Elle était plus sévère envers elle-même ! Elle ne se croyait pas entièrement purifiée des souillures anciennes. Elle s'imposa des pénitences, des jeûnes ; elle réclama le baiser sanglant des cilices et la colère des disciplines. Puis le désir lui vint d'aller en pèlerinage, pieds nus, ceinte d'une corde, dans la petite bourgade pyrénéenne, où elle avait commis, — oh ! son remords ! — le péché de luxure. Elle partit, non pas à pied, mais par le rapide, non pas dans un froc de laine serré d'une corde dure, mais dans une robe de soie, demi-deuil, de chez le bon couturier. N'importe, elle partit. Elle logerait dans l'auberge témoin et complice de sa faute ;

elle s'humilierait, publiquement ; l'idée d'une confession devant tous lui plaisait, comme un bon châtement, d'où naîtrait le salut. Elle arriva, alla rendre visite au curé du bourg, bon homme qui approuva fort les intentions de la pénitente. Mais il estima qu'une confession publique n'irait pas sans quelque scandale. Il proposa une autre façon de gagner le pardon divin. Précisément, l'église dont il était le desservant possédait une merveilleuse relique qui, depuis deux années, faisait tous les miracles que l'on peut imaginer ; pour l'avoir touchée, ou seulement entrevue, les boiteux cessaient de boiter, les estropiés faisaient le moulinet avec leurs béquilles, les bossus s'écriaient : « Qui donc prétendait que j'avais une bosse ? » Thérèse, éperdument, désira voir, toucher, baiser la relique adorable qui, sans doute, guérissait, aussi bien que les infirmités du corps, les infirmités de l'âme. « Volontiers, » dit le bon curé ; il la conduisit dans la petite chapelle où l'on avait placé, derrière une vitre, sous l'ostensoir, la

relique. « Certainement c'est du ciel qu'elle nous est venue, puisqu'elle est descendue sur le clocher de l'église, il y a deux ans, par une nuit d'orage, et la délicieuse odeur immatérielle dont elle est encore imbue recommande la conviction qu'elle a appartenu à la sainte Vierge elle-même ! — Oh ! » s'écria Thérèse agenouillée dans l'extase de sa piété. Puis, avec la permission de M. le curé, elle baisa, fervente et certaine du pardon, la divine chemise, n'y reconnaissant pas la bordure d'alençon, ni la marque brodée, ni le parfum coupable des anciennes veloutines...

---

## AVENTURE CASTILLANE

---

La main sur le pommeau de l'épée et le pan de la cape à l'épaule, don Manuel, un jeune cavalier venu à Madrid pour voir les fêtes qui furent données à l'occasion du baptême de l'infant Balthasar, se promenait une nuit par les rues avec tout l'air d'un gentilhomme qui cherche une aventure de bataille ou d'amour, lorsqu'une dame, en mante noire, et très voilée, sortit d'une maison dans une fuite éperdue, courut à don Manuel, et lui dit :

— Si vous êtes, comme il semble, un cavalier de noble et loyale race, vous sauverez

une dame principale menacée de perdre l'honneur et la vie ! Mon mari a failli me surprendre, presque sans vêtements, chez l'un de ses amis dont il est jaloux, bien à tort. J'ai eu le temps de prendre mon manteau et de me jeter dans l'escalier. Mais il me poursuit ! A tout prix retenez-le. Car, s'il me rejoint, je suis décriée et morte !

Don Manuel répondit :

— Fuyez en paix, señora.

Et, tandis que la dame s'éloignait en courant, il se campa devant la porte d'où ne tarda à se précipiter un homme fort en désordre, et d'assez méchante humeur, à en juger par l'emportement de ses gestes et les jurons qu'il grognait.

— Cavalier ! dit don Manuel après un salut d'une lente et parfaite courtoisie ; arrivé depuis peu de jours à Madrid, il n'est pas extraordinaire que je me sois égaré en cette ville, qui est aussi grande que belle. Vous daignerez, je l'espère, m'indiquer la rue San-Bernardino, où j'ai la joie d'être attendu

par une personne qui me veut du bien, et qui, ce soir, à la Florida, m'a pròmis d'ouvrir sa fenètre dès que sa duègne serait endormie ?

— Laissez-moi passer ! cria l'autre ; vous voyez bien que je suis pressé.

— Je ne le suis pas moins que vous ! puisque celle qui m'attend a les plus beaux yeux du monde. Mais, sans doute, il vous répugne de me prêter aide dans une entreprise d'amour ? Je ne peux que louer la délicatesse de vos sentiments, et me voici tout disposé à lier amitié avec un gentilhomme d'une vertu aussi distinguée. Ne parlons plus de la rue San-Bernardino ! Du moins, vous voudrez bien m'enseigner le chemin vers quelque église recommandable par les reliques que l'on y conserve. Je passerais volontiers en prière la nuit que j'avais eu le mauvais dessein de consacrer à des occupations moins austères.

— Allez au diable ! et livrez-moi passage !

— Quoi donc ? ne pourrai-je faire ni mes dévotions ni l'amour ?

— Par saint Jacques, dit le mari exaspéré, vous vous moquez de moi !

— A votre place, dit don Manuel, il y a longtemps que je m'en serais aperçu.

Alors, ils tirèrent leurs épées. Ce fut un beau duel avec de grinçants froissements d'acier et des éclairs dans la nuit. Un duel très long ; les deux combattants, de même force, avaient un égal courage. « Certainement, pensa don Manuel, la dame voilée a eu tout le temps de se mettre en sûreté. » Comme il achevait cette pensée, la lame de son adversaire lui entra sous la mamelle gauche, profondément, et il tomba, la tête sur les pavés, avec un grand cri.

-- Dieu ait pitié de votre âme ! s'écria le vainqueur prêt à suivre son chemin.

— Un dernier mot ! dit don Manuel en râlant. La dame que vous poursuivez est-elle jeune et belle ?

— Que vous importe ?

— Il m'importe beaucoup ! Je serais désolé de mourir pour quelque triste vieille, moustachue et l'œil chassieux.

— Sachez donc que doña Anna, qui a vingt ans à peine, est la plus belle femme de Madrid.

— A la bonne heure ! dit don Manuel en rendant l'âme.

---



## LE BAISER EN CAGE

---

Il était amoureux, enfant, de cette enfant. Il souffrait beaucoup à cause de cet amour. Ce n'était pas qu'elle ne l'aimât point, mais c'était que leurs parents ne voulaient pas consentir à leur mariage. Une fois qu'il la guettait, — c'était un peu avant l'aurore, quand l'aube hésite à naître, — il la vit, si blonde et si blanche, à la fenêtre. Elle regardait le ciel pâle du matin, il la regardait, elle, aube aussi. Charmée de la clarté nouvelle, elle fit cette chose ingénue et jolie, — croyait qu'on ne la voyait pas, — d'envoyer, de ses doigts roses, un baiser au jour pro-

chain, en même temps, un oiseau réveillé jetait son cri sous le ciel, comme si ce son léger eût été le chant du geste qu'elle avait fait. L'amoureux vit le baiser, entendit la voix, poursuivit l'oiseau à travers toutes les branches du bois. Et il l'attrapa, et il l'emporta dans sa maison. Maintenant, il est bien heureux, car, du matin au soir, toujours, il entend chanter en cage le baiser de sa bien-aimée.

---

## L'ÉGLIQUE AU BOUDOIR

---

Quand elles eurent assez causé chiffons, et assez longuement comparé les mérites des couturiers fameux, les deux mondaines, dans le clair boudoir de soie paille, — car elles sont brunes toutes deux! — où les tasses de thé, sur un guéridon de laque, ont une fumée légère, se mirent à parler des maîtresses de leurs maris.

### LA BARONNE

Moi, je m'accommode fort bien d'être trompée par M. de Marciac. Cela me crée, le

soir, une solitude aimable, qui est tout à fait de mon goût. Ce que les maris ont de meilleur, c'est leur absence. Mais je suis particulièrement gré au mien d'avoir choisi pour amie une femme charmante.

#### LA COMTESSE

Il est certain que la fidélité des maris serait un grand embarras. Nous avons tant de choses à faire ! Les visites, les dîners, les bals, les flirtations aussi, occupent un temps considérable. Et, comme vous, je suis d'autant plus satisfaite d'être trompée que M. de Valensole s'est décidé à un choix dont on ne saurait le blâmer.

#### LA BARONNE

Nous avons beau faire, nous avons beau vivre d'une vie toute différente de la leur, il y a entre nous et ceux dont nous portons les

noms un reste de solidarité, grâce auquel nous avons notre part dans leurs succès ou dans leurs défaites, dans leurs plaisirs ou dans leurs peines ; et nous rougirions, non seulement pour eux, mais pour nous-mêmes, s'ils s'abandonnaient à des amours indignes.

## LA COMTESSE

La tendresse que nous leur avons donnée au commencement, nous ne l'avons pas entièrement reprise ; ce qu'ils en ont conservé se mêle à la quantité de tendresse personnelle dont ils peuvent disposer en faveur d'autres personnes ; et nous serions passablement humiliées, si quelque chose de nous se trouvait avili dans des liaisons peu recommandables.

## LA BARONNE

Grâce au ciel, je n'ai rien de tel à craindre :  
De race noble, presque princière, la maîtresse

de mon mari occupe dans notre monde une place très illustre, et tous prononcent avec respect le nom qu'il murmure avec amour

#### LA COMTESSE

Je m'enorgueillis autant que vous, pour d'autres raisons. Pas princesse du tout, la maîtresse de mon mari ! Une diva d'opérette, mais très célèbre, acclamée, adorée ; c'est pour elle que les empereurs viennent du Brésil et que les princes viennent d'Angleterre.

#### LA BARONNE

Sa beauté est divine ! Grande, pâle, blonde, et comme transparente, l'air d'un rêve qui marche.

#### LA COMTESSE

Sa grâce est endiablée ! Petite, toute charnue et snignonne, avec des fossettes aux

joues, aux seins, aux bras, l'air d'une poupée de chair rose.

## LA BARONNE

Son élégance est incomparable ! Elle traîne avec une majesté lente la pompe des longues robes, et c'est sur un front royal que s'alimentent les diamants qu'elle a daigné accepter de mon mari.

## LA COMTESSE

Peu d'élégance, mais tout le chic ! Avec un chiffon de dentelle fripée, elle est bizarrement exquise ; sa jupe courte a des envollements qui affolent, et aucun homme ne peut voir sans péril de tête perdue la jarretière de saphirs et de perles que mon mari lui a donnée.

## LA BARONNE

Et, vraiment, elle l'aime ! puisque, veuve depuis deux ans, elle a refusé, pour ne pas

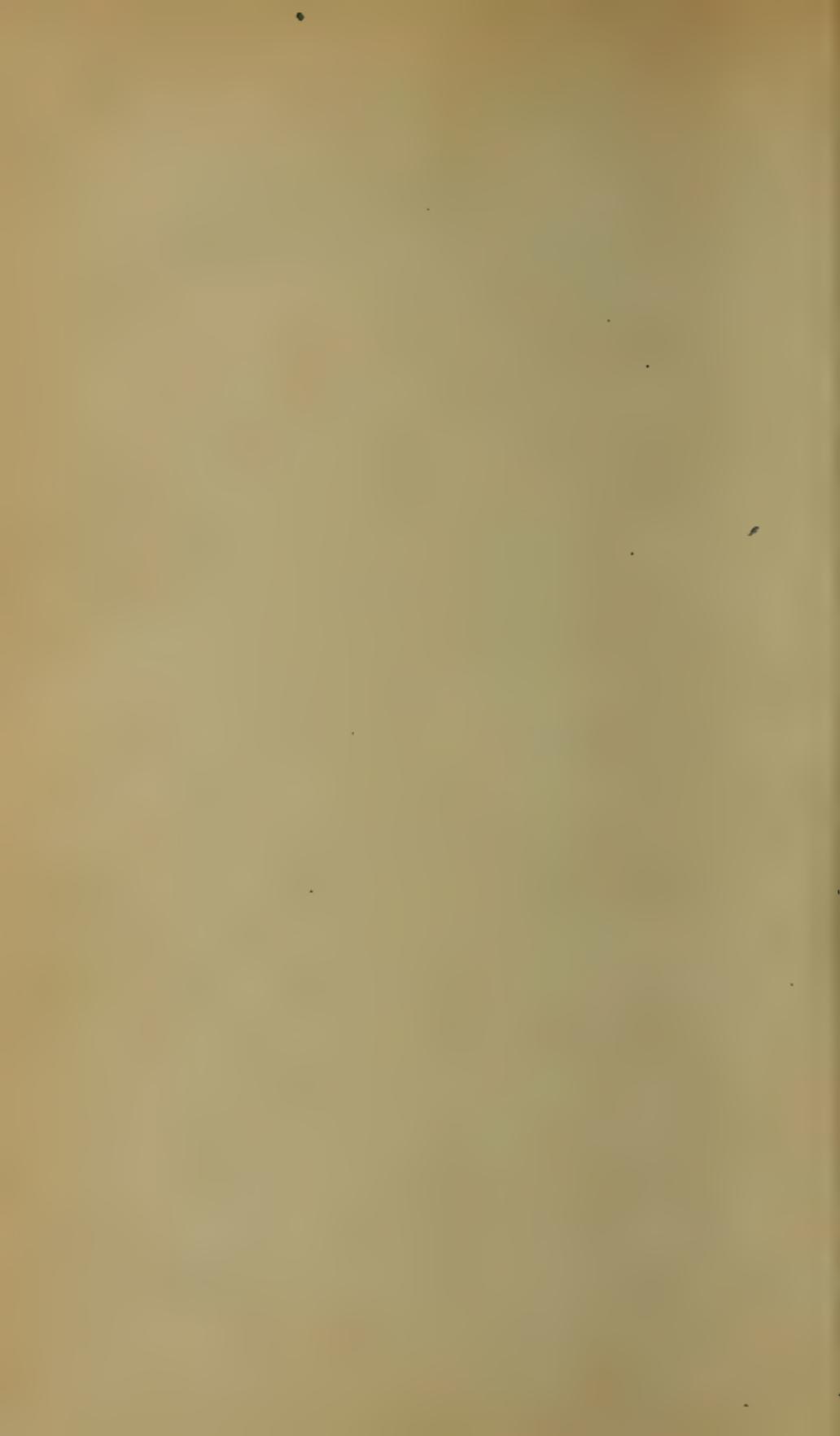
quitter M. de Marciac, la main d'un duc régnant dans un pays d'Allemagne.

#### LA COMTESSE

Et, vraiment, elle lui est fidèle ! car on assure que, depuis six mois, elle n'a soupé qu'avec M. de Valensole dans les cabinets de Voisin ou de la Maison-Dorée.

C'est ainsi que devisaient les deux belles mondaines dans le boudoir de soie paille, où les tasses de thé, sur le guéridon de laque, ont des fumées légères ; et elles se sentaient tout émues de pitié, — d'une jolie pitié qui méprise et qui rit, — pour cette pauvre madame de Ruremonde, dont le mari, à ce qu'on assure, est l'amant d'une bourgeoise à peine jolie chez qui on joue le loto les

mercredis, et pour cette pauvre madame de Lurcy-Sévi, dont le mari s'est amouraché de la grosse Constance Chaput, des Bouffes, qui a de si grands pieds !



## L'IMAGE QUI PARLE

---

Faute de miroir, Amymone, la petite dryade, n'était pas sûre d'être jolie ! Elle s'était bien aperçue, l'enfant déesse, que les faunes s'inquiétaient d'elle et la guettaient à travers les branches, et que les fleurs se penchaient vers elle avec une langueur attendrie, et que, dans les feuilles de son arbre, les rossignols chantaient plus amoureusement que dans les autres arbres. Mais il se pouvait que les faunes eussent mauvais goût, qu'à cause du vent seul s'inclinassent les fleurs, et que les rossignols n'entendissent rien à la beauté des nymphes. Une fois, ser

tant de la forêt, elle s'arrêta sur le bord d'une roche et se mira dans l'eau de la mer, qui, là, sous le ciel bleu, luisait unie et claire comme l'eau d'un lac tranquille. Elle eut un geste d'étonnement et de dépit ! Comment, elle était laide à ce point ? C'était ses cheveux, ces crins verts, humides et gras comme des algues ? C'était sa bouche, cette grosse bouche aux dents larges, et sa peau, cette peau couleur de phoque, et son oreille, cette oreille poilue d'herbes, semblable à un énorme coquillage ? Mais le jeune dieu marin, qui lui riait à travers l'eau, éleva hors de l'onde sa tête ruisselante d'écume.

« Ce que tu vois, c'est ma face, dit-il, ce n'est pas ton visage ; et si tu veux te connaître telle que tu es, il faut que tu t'approches et que tu te mires longuement, belle dryade, dans mes yeux ! »

---

## L'ÉDREDON

---

A cause de l'édredon ils ont une grande querelle, ce soir, avec des caresses et des rires, la petite épouse et le jeune époux. Lui, dont un sang chaleureux brûle les veines et gonfle le cou, il est tout haletant sous l'enveloppement du duvet, et voudrait l'écartier ; mais elle, dans sa pudeur frileuse, s'y pelotonne et s'y cramponne de ses dix doigts acharnés.

- Il est si lourd !
- Non, très léger !
- On étouffe !
- Je grelotte .

Et ce sont, parmi des colères qui s'amusent, de longs débats, et presque une lutte où les bras heureux s'enlacent, et le cri des chatouillements imprévus, et la réconciliation du baiser. O doux combats du lit conjugal, quand la lune de miel, encore, monte délicieusement dans le nuage des rideaux à l'horizon de l'alcôve! Enfin la petite épouse triomphe, et, sous la caressante lourdeur, elle s'endort, lentement, le nez seul hors des draps. Elle dort? Le mari suit son projet! Peu à peu, se gardant bien de rire de peur qu'elle ne s'éveille, il soulève l'édredon et le tire, le tire, le fait glisser, le pousse, le regarde s'épandre sur le tapis dans une chute molle. C'est fait! il respire à pleins poumons! Mais elle va trembler de froid sans doute, la frileuse dormeuse, et déclore la paupière, et se plaindre? Non, point du tout. Bien que l'édredon ne soit plus sur le lit, elle sent une tiédeur lui vêtir tout le corps de délices; dans un sourire d'infini bien-être s'épanouit sa bouche où luisent les dents ravies; et dou-

cement oppressée, sans ouvrir les yeux, en songe :

— C'est pourtant vrai qu'il est lourd et qu'on étouffe un peu, dit-elle.

---



## AVENTURE ROMANTIQUE

---

Par Hercule ! dit Valentin, l'aventure n'a rien de chimérique. Une fois, avant l'aube, à Naples, je descendais d'un balcon. C'était naturellement par une échelle de soie ! Ayant mis pied à terre, j'envoyais quelques baisers vers la jalousie entr'ouverte, lorsque mon dos rencontra le dos d'un homme qui, marchant à reculons, saluait d'un dernier geste une fenêtre mi-close, d'où pendait, frémissante à l'air, une échelle de soie.

— Eh ! criai-je, qui es-tu ?

— L'abbé Desiderio ! répondit l'homme. Et toi ?

— Raphaël Garuci. D'où viens-tu ?

— De chez ma lionne. Et toi ?

— Sang cû cancre ! de chez ma lionne.

— Est-elle jolie ?

— Rousse. Et la tienne ?

— Rousse. Pourquoi t'en vas-tu dès l'aube ?

— Elle est jalouse et me rompait la tête.

Mais, toi, pourquoi sors-tu si tôt ?

— Sang du Christ ! Exactement pour les mêmes raisons que toi.

— L'abbé ?

— Qu'est-ce ?

— Les échelles pendent toujours le long des murs.

— Eh bien ?

— L'ombre est épaisse encore, et, dans les chambres closes, gageons qu'on n'y voit goutte.

— Après ?

— Il est malaisé dans les ténèbres de distinguer un homme d'un homme. Aimes-tu ta maîtresse ?

— Guère. Et toi ?

— Point. L'abbé, j'ai caprice d'aller voir si ta belle a la peau aussi douce que la peau de ma belle.

— Raphaël Garuci, ta belle a la peau plus douce peut-être, mais je jurerais qu'elle n'a pas les cheveux aussi longs, et m'en veux assurer.

— C'est dit

— C'est convenu!

— Encore un mot, l'abbé. Deux bons gentilshommes peuvent-ils ainsi faire échange de maîtresses, sans que les épées sortent du fourreau et qu'un peu de sang sorte du corps? L'abbé, qu'en penses-tu?

— Je pense, Raphaël, qu'il faudra que nous nous coupions la gorge.

— C'est convenu!

— C'est dit! Où loges-tu?

— A l'hôtellerie de ce vieux sac à vin de Palforio, par la mule du pape! Et toi?

— Moi de même, par la fressure de Saint-Père!

— A bientôt donc!

— A bientôt!

Et je me dirigeai vers la droite, pendant qu'il allait vers la gauche.

Il s'arrêta.

— Raphaël, cria-t-il, la mémoire te manque, et tu joues mal ton rôle.

— Pourquoi?

— Tu oublies de me donner ton manteau.

— C'est juste, prends.

— Merci.

— Le tien?

— Voilà.

— Merci.

Il escalada le balcon de ma maîtresse grâce à l'échelle de soie, et grâce à l'échelle de soie, j'atteignis la fenêtre de la sienne.

— Bonne chance, l'abbé!

— Garuci, bonne chance!

---

## L'AMOUR MENDIANT

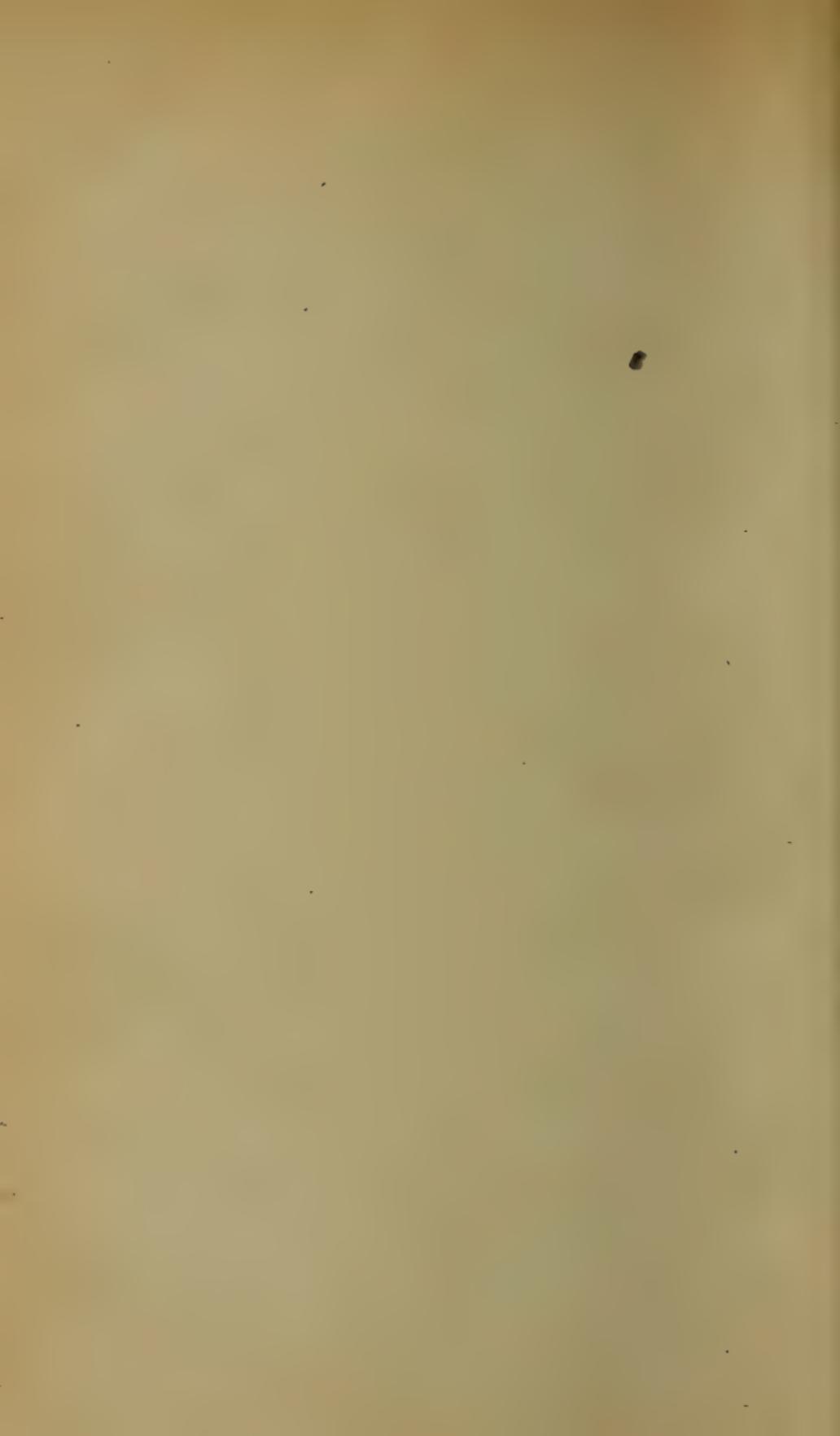
---

Bien qu'elle soit la fille du premier huissier de Melun, mademoiselle Brigitte n'était pas aimée, ayant des yeux bêtes qui louchent, la bouche sans sourire, le geste sans grâce; et elle n'aimait pas, parce qu'elle n'avait point de cœur. Mais le dieu Amour a pris en pitié mademoiselle Brigitte, et, par la gorge de sa mère Cypris, il a juré qu'elle posséderait tout ce qui lui manquait pour éprouver et inspirer la tendresse. Un bandeau sur les yeux, portant pendue au cou une pancarte où on lisait : « Aveugle pour avoir trop regardé la beauté des jeunes femmes », il s'est

établi mendiant, — mendiant vêtu de pourpre et de pierreries! — à la porte des magasins du Louvre, et il a tendu sa sébile d'or aux Parisiennes qui entrent et qui sortent dans un froufrou de robes adorées. A l'une, il a demandé le regard qui a la couleur des paradis qu'il promet; à une autre, le sourire mystérieux des Jocondes, qui charme et désespère; à une autre, la toute-puissante grâce par laquelle un chiffon de tulle a l'air d'une dentelle tissée par les fées et qui donne aux plus maigres bras la courbe lente des cous de cygne. Comme les Parisiennes ne savent pas dire non à l'Amour, elles ont rempli, très volontiers, sa sébile, et, les précieuses aumônes, il les a portées à la fille de l'huissier. Maintenant mademoiselle Brigitte est aimée, ayant de vagues yeux troublés, qui troublent, et le divin sourire cruel, et la grâce; mais elle n'aime toujours pas, parce qu'elle n'a point de cœur. Ce n'est pas que le dieu Amour, mendiant à la porte des magasins du Louvre, ait négligé de demander

l'inestimable aumône, sans laquelle rien ne vaut, aux Parisiennes qui entrent et qui sortent dans un froufrou de robes adorées; mais les Parisiennes n'ont pas pu lui donner de cœur, puisqu'elles n'en ont jamais eu.

---



## RENCONTRE

---

De fort grand matin, — pas encore midi, — le comte entra chez sa femme. Etait-il vrai que, la veille, en montant l'escalier de la Comédie-Française, elle eût donné un soufflet à M. de Puyroche ? L'anecdote avait couru, la nuit dernière, au cercle ; mais il s'était bien gardé d'en rien croire.

— Vous avez eu grand tort ! Il est certain que j'ai souffleté ce monsieur.

Oui, de sa petite main gantée, sur les deux joues, et très bien. Flic ! Flac ! Tout le monde avait entendu.

— Savez-vous, Madame, que de Puyroche

selon toute apparence, va me demander raison ?

— Eh bien, Monsieur, vous le tuerez !

Il sourit, il s'assit à côté d'elle, il se mit à lui parler, très amicalement. Voyons, elle serait confiante, elle lui expliquerait les choses. Il ne demandait pas mieux que de se battre. Un duel, ce n'est pas une grosse affaire. Mais encore fallait-il qu'il connût le fin mot de l'histoire. Être ridicule, c'est ce qu'il ne voulait pas, à aucun prix ! Pourquoi avait-elle souffleté ce jeune homme ? Oui pourquoi ?

— Vous tenez absolument à le savoir ?

— Absolument.

Elle lui raconta tout. Elle avait appris que M. de Puyroche, au dessert des dîners d'hommes, tenait de fort vilains propos sur madame d'Argelès, affirmant, entre autres choses absurdes, que cette pauvre jeune femme, maigre à faire peur, était obligée de recourir, pour gonfler raisonnablement son corsage, aux plus vulgaires artifices.

— Je n'ai pas pu supporter qu'on répandît un bruit pareil sur ma meilleure amie, et, m'étant trouvée face à face avec M. de Puyroche...

La comte s'était levé, une colère dans l'œil.

— Je tuerai de Puyroche !

— Je l'espère bien.

— C'est un calomniateur !

— Effronté.

— Madame d'Argelès n'est pas maigre du tout !

— Bien au contraire.

— Admirablement faite !

— C'est ce que je dis.

— La gorge pleine et ferme d'une statue vivante !

— De la neige moulée dans deux coupes, et qui ne fond pas !

Ils se turent, se regardant. Tous deux, ils avaient la même question sur les lèvres. Mais ce sont des gens de bon goût, qui éclatèrent de rire. Et, après avoir conseillé à son mari

de ne pas ménager M. de Puyroche, la comtesse ajouta seulement en pouffant de plus belle :

— Voyez comme on se rencontre, pourtant

---

## L'AMANT RÉCOMPENSÉ

---

— Je t'adore ! Que veux-tu ?

— Oh ! presque rien, tout ! répondit-elle

— Que c'est peu !

— C'est mon avis.

— Mais ne saurais-tu, doux ange, préciser tes désirs ?

— Ne sauriez-vous les deviner ? Je veux d'abord toutes les fleurs de l'été et toutes les étoiles de la nuit. C'est le moins que vous puissiez m'offrir, comme entrée de jeu.

— Justement, je les ai mises pour toi, toutes les étoiles, dans ce recueil de sonnets, et toutes les fleurs, dans ce livre de rondels.

— Je désire aussi de plus humbles choses.

— Parle vite, chère âme !

— Un hôtel au Parc Monceau, bâti par Garnier sur le plan de la maison de Diomède, et meublé par Penon, d'après les appartements de madame de Pompadour.

— Tu l'auras !

— Les colonnettes du seuil seront de jade rose, et toutes les soies des meubles auront été choisies pour moi seule dans les magnaneries du Taïcoun.

— Cela va sans dire.

— Je veux douze chevaux russes, si beaux que jamais on n'en aura vu de pareils stepper dans les allées princières.

— J'achèterai ceux qui furent attelés au carrosse impérial, le jour du couronnement du tsar.

— Toutes les robes, naturellement, et tous les chapeaux !

— Tu auras un crédit sans limites chez M. Puck qui s'est établi costumier avenue de l'Opéra, et chez madame Titania qui va ouvrir

un magasin de modes rue du Quatre-Septembre.

— Quelques bijoux aussi, et quelques pierres.

— Tout Golconde en pendants d'oreilles, avec Ophir en rivière et Visapour en collier.

— En outre, comme il me plaira d'être aimée par un homme de génie, vous vous arrangerez de façon à écrire, le plus vite possible, un certain nombre de chefs-d'œuvre.

— Dès demain j'enverrai à l'imprimerie un poème plus sublime qu'*Eviradnus* et je ferai répéter à l'Odéon un drame plus beau que *Formosa*.

— Comme il se peut, au contraire, que j'aie la fantaisie, un beau jour, de vous voir infâme à jamais, il vous faudra me remettre un billet à ordre où vous aurez parfaitement imité la signature du baron Alphonse de Rothschild.

— Ceci n'est qu'une bagatelle.

— Aussi réclamé-je d'autres sacrifices.

— Ordonnez !

— Vous avez quelque part, assure-t-on une femme légitime, avec deux ou trois enfants, et, ailleurs, une vieille mère, pauvre, dont vous êtes l'unique soutien ?

— Il est vrai.

— Vous me ferez le plaisir de planter là vos enfants et votre femme...

— On les ramassera, vagabonds, dans la rue.

— ... Et de ne plus vous inquiéter de votre mère.

— La vieille mourra de faim. Vous n'exigez rien de plus, mon doux ange ?

— Rien, pour le moment. Ah ! pourtant, comme on ne sait pas ce qui peut arriver et que j'ai horreur de la misère, vous jugerez à propos, sans nul doute, de m'assurer une rente inaliénable de deux cent mille francs.

— Pas davantage ?

— Non, cela suffira.

— Et quand je vous aurai offert les fleurs et les étoiles, l'hôtel et les chevaux, les

parures et les pierreries, ma gloire et mon déshonneur et ma femme abandonnée et la mort de ma mère, qu'est-ce que j'aurai en échange de tout cela, chère âme?

— Le plaisir, dit-elle, de m'en l'avoir donné.

---



## D'APRÈS UN TRUMEAU

---

Poudrée, avec la joue vermeille de fard, — on dirait qu'il a neigé sur un coquelicot, — la mouche au sein, la mouche au bord de l'œil, et tout enrubannée de folles faveurs qui volent, Philis a conduit son troupeau sous l'ombrage : les innocents agneaux autour d'elle, avec des bêlements, se livrent à mille jeux dans les hautes herbes d'où les papillons s'éparpillent ; et la bergère, assise au bord du ruisseau entre les bouillons de sa jupe gonflée, mouille dans l'eau l'un de ses pieds, nu, si petit et si rose, qui a l'air du bec d'un oiseau qui boit. Elle est bien

persuadée que nul ne saurait la surprendre dans cette solitude ! Mais Tircis, en soie zinzoline, la guette entre les branches, et il se montre tout à coup, animé des plus vives fureurs de l'amour. Vainement elle invoque Diane, qui défend la pudeur des bergères. Diane, avec ses nymphes échevelées, passe au loin sans l'entendre, dans l'emportement de la chasse, tandis que l'amant, habile à saisir l'occasion, déchire le satin du corsage et baise le satin de la peau. Eh bien, si les divinités sont sourdes, Philis appellera les hommes à son secours. « Cesse, Tircis ! murmure-t-elle, cesse ! ou je crie à l'aide, et l'on viendra, et l'on châtierà, comme il convient, un téméraire berger. » Il ne tient aucun compte des menaces, ni des prières. Il s'écrie d'une voix retentissante : « Je t'adore, ô la plus belle des bergères, » tout en poussant l'insolence jusqu'aux plus extrêmes limites. Et Philis, alors : « Tais-toi ! mais tais-toi donc ! Ah ! Tircis, si l'on t'entendait ! »

---

## L'INDISCRET

---

Madame de Ruremonde, — dans la chambre noire et rose, joli fond pour des blancheurs, — en est à ce moment de la toilette, où l'on tient entre ses dents la chemise qui va tomber, tandis qu'une autre chemise, sur le fauteuil, dépliée, attend. Une minute, — moins qu'une minute, le temps d'apparaître et de disparaître, comme une naïade à fleur d'eau, dans le cristal de la psyché, — la belle jeune femme sera nue ! Déjà elle a desserré les dents, un peu ouvert les lèvres, et la malines va glisser... Mais madame de Ruremonde jette un cri d'épouvante, — le cri

d'une hirondelle qui a peur, — et, de la bouche, des mains, des bras, retient toute la chemise. A un bruit de souffle derrière la porte, elle a deviné que quelqu'un la guette ! Oui, certainement là, dans le salon, un homme a mis l'œil au trou de la serrure, espérant la minute de l'exquise nudité. C'est affreux. Et justement, Clémentine a emporté le peignoir. Que faire ? Sonner ? Appeler ? oui, tout de suite. Elle va tirer le cordon de la sonnette. Cependant, elle songe. Qui peut bien être là, la regardant ? Baptiste, peut-être ? Elle a un rire muet, où beaucoup de pitié se mêle à quelque mépris. C'est vrai, oui, qu'ils sont à plaindre, ces pauvres valets de chambre. Ils vivent dans la proximité cruelle de la femme, dans l'intimité de toutes ses grâces et de tous ses parfums. Baptistes ? non, Tantales. Ce doit être excessivement pénible, à la longue. Certes, on ne saurait, sous aucun prétexte, admettre les condescendances coupables que le Diable Boiteux reproche à plus d'une mondaine. Fi ! les

vilaines! Imagine-t-on une extravagance pareille? Mais, enfin, sans pousser les choses à l'extrême, on pourrait peut-être, de temps en temps, sans le faire exprès, par hasard, donner quelque consolation furtive à ces misérables. Une goutte d'eau pour Tantale, c'est beaucoup! Où serait le mal, si un corsage trop lentement fermé, si une chemise trop vite tombée... Non, ce n'est pas Baptiste qui observe par le trou de la serrure: il est allé faire une commission chez le couturier. Le fils de la voisine, peut-être? un lycéen de quatorze ans, avec des braises dans les yeux, qui, les jours de congé, se faufile toujours chez madame de Ruremonde, pour chiper des romans dans la bibliothèque. Ce n'est pas extraordinaire que ces enfants regardent les femmes avec un air d'y prendre plaisir: on leur apprend tant de choses; dans Ovide ou dans Virgile, souriantes et demi-nues, sous les lauriers roses ou derrière les saules, s'endorment les Vénus ou fuient les Galatées. La mythologie, cela

donne des idées. Est-ce que les maillots et les bras sans manches des féeries que l'on joue en matinées suffisent à réaliser le rêve de ces jeunes hommes? car ce sont des hommes, mon Dieu, oui! Quelle extase ce serait pour eux que de reconnaître, tout à coup, pleinement, dans une délicieuse femme sans voile, la vivante chimère des Immortelles? Il se peut aussi que Clémentine ait introduit, sans prévenir, — elle est si étourdie, cette Clémentine, — un visiteur, quelque roquentin qui madrigalise, ou l'un de ces gommeux, fats et bêtes, qui font la cour avec des mots d'écurie. Madame de Ruremonde rit tout à fait. Quelle amusante barbarie, et propre à redoubler la rage des déconvenues, parfaite, inoubliable. Ah! ma foi, tant pis, Baptiste, le lycéen, ou M. de Puyroche, elle est pressée, il faut qu'elle s'habille; elle a pu se tromper, d'ailleurs, il n'y a peut-être personne dans le salon; elle ne sonne pas, elle laisse la dentelle lui échapper des dents et, statue de neige lumineuse, qui lève les bras, elle se

tient debout, devant la psyché, longtem ps  
sans trouble, dans sa généreuse impudeur  
Mais soudain, elle frissonne, et, prise de  
honte, elle devient, de la tête aux pieds,  
toute rose, et elle s'enfuit, et elle s'enveloppe  
dans les rideaux du lit, effarée, criant :  
« C'est horrible ! » car, à un bruit de toux  
dans le salon, elle a reconnu que l'indiscret,  
derrière la porte, c'est son mari.

---



## LE BON BUVEUR

---

Moi, dit John Knickerbocker, bourgeois de Londres, ventripotent comme un aubergiste de vaudeville, le nez grumelé de beaux rubis qui saignent ; je puis dire qu'il n'y a pas un gentleman dans la vieille Angleterre, ni sur le continent, qui oserait se vanter de n'avoir vu rouler sous la table ! Le gin, le brandy, le porter, l'ale, n'ont jamais triomphé de moi. Quand je lui ai préparé un lit de bonnes nôties au fromage, un fleuve de half-and-half peut ruisseler en moi sans m'incommoder le moins du monde. Ma capacité est incomparable. J'absorbe et je contiens déme-

surément. Si l'on mettait mon ventre en perce, il en sortirait de quoi désaltérer, pendant tout un dimanche, tous les ivrognes de Dublin. Il n'y a que deux personnes à qui je reconnaisse des facultés dignes d'éloges, au point de vue de l'engloutissement des liquides ; c'est mon compère Anaximandre Ponnor, un assez beau buveur d'ale, et mistress Flora Knickerbocker, ma femme, vraiment remarquable en ce qui concerne le brandy. Je les estime ! mais je dus les plaindre, un jour qu'ils poussèrent l'audace jusqu'à vouloir rivaliser avec moi. A peine avaient-ils vidé, lui, trente doubles pintes de bière, elle, quatre bouteilles d'eau-de-vie, qu'ils tombèrent sous la table, ensemble, dans les bras l'un de l'autre. Toute la nuit, moi buvant toujours, frais, dispos, imperturbable, j'eus le chagrin de les entendre pousser, tant ils étaient incommodés, des soupirs mélancoliques et des plaintes à fendre l'âme, qu'ils entremêlaient de baisers et de caresses, comme des gens qui n'ont pas la tête à eux.

Et le lendemain matin, — vraiment, je commençais à avoir soif, — ils étaient encore si ivres que l'on eut toutes les peines du monde à leur faire comprendre l'inconvenance qu'il y aurait eu, de ma part, à les laisser se coucher, tous les deux, dans le même lit.

---



## LE RAT

---

Dans le salon camaïeu où la fenêtre ouverte laisse entrer l'odeur des roses, parmi les chiffons épars, rubans, tresses, aigrettes, elles sont groupées, faisant des nœuds, toutes les jolies d'alors qui exhalent un air d'ambre et secouent, à chaque mouvement de tête, un nuage de poudre ; toutes les aimables disparues qu'Edmond et Jules de Goncourt ont fait revivre dans un livre inoubliable : madame de Choiseul, un peu mélancolique encore de la « passionnette » qu'elle a eue pour ce mignon, le musicien Louis ; madame d'Arty, qui soupe chez la Guimard et raconte

volontiers les « jolies horreurs » des petites maisons ; et cette extravagante madame de Stainville, toujours éprise de Clairval qui la ruine et la bat ; et lady Sarah Lenox, sœur du duc de Richmond, qui avait, à en croire Lauzun, la plus belle gorge du monde ; et madame d'Épinay, qui n'oublia jamais cette parole entendue un soir de champagne : « La pudeur ? belle vertu ! qu'on attache sur soi avec des épingles, » et madame la marquise de Lignolles, qui s'est battue en duel, la semaine d'avant, avec la comtesse de Gèvres, pour Michu, de la Comédie Italienne, et d'autres, et d'autres encore, bavardant et riant parmi les soies et les mousselines, tandis que le petit abbé, dans un coin, feuillette la brochure nouvelle que vient d'apporter le colporteur, et fredonne : « *Pour un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris !* » Mais, soudain, ce cri : « Un rat ! » Oui, un rat, grimpé du jardin, ou venu de l'office. On l'a vu, il a traversé la chambre, pas très gros, n'importe, effrayant. Où est-il ? Elles se lèvent, elles

veulent fuir. C'est un pêle-mêle de robes effrayées, un envollement de petits cris. Un rat est très capable de glisser sous les jupes et de vous grimper aux jambes ! Madame de Stainville affirme qu'elle l'a senti passer entre ses talons. « Je crois qu'il a sauté sur ma chaise ! » s'écrie la comtesse de Gèvres à demi pâmée. Madame de Choiseul conseille d'appeler le chat. « Aïe ! il me mord ! » dit madame d'Arty. — Où donc ? demande l'abbé. Et lady Sarah Lenox, toute tremblante, a perdu la tête au point d'ouvrir son corsage pour voir si le rat ne s'y est pas caché entre les deux seins de neige et de roses. Et la peur s'accroît toujours, c'est un brouhaha de déroute, un tumulte de panique. « Croyez-vous qu'il soit venimeux, l'abbé ? » Seule la marquise de Lignolles est restée assise, imperturbable. C'est une personne courageuse, qui, avant d'adorer Michu, n'a pas craint, à ce que l'on raconte, d'affronter la tendresse brutale de deux grands gaillards de valets, l'un Allemand, l'autre Champenois. Elle se

baisse sans hâte et, tirant de dessous sa jupe, par la queue, le rat qui s'était pris dans une souricière de dentelles : « Voilà bien du bruit pour une si petite bestiole, et il me semble, dit-elle, que nous en avons vu bien d'autres. »

---

## JULIETTE A LA FENÊTRE

Voici deux longues heures, — par la nuit de printemps, claire, où passent des brises, — que Juliette, dans les verdure de la croisée, attend son bon ami, défrisant ses frisons aux feuilles, cou penché, l'œil qui guette, le nez retroussé comme un volubilis rose.

Elle a entendu bien des fiacres monter la rue avec un roulement de roues qui lui faisait battre le cœur; ils ne se sont pas arrêtés devant sa porte. Une seule voiture, par un

pitié cruelle du hasard, a fait halte. « Lui ! c'est lui, certainement ! » Non, le locataire du troisième ; un gros monsieur dont le nez énorme est si rouge qu'il troue les ténèbres d'une braise. Juliette a écouté aussi, ardemment, le bruit des pas sur la chaussée du boulevard, dans le silence du quartier désert. Plus d'une fois elle a cru reconnaître... non, celui qui tournait l'angle de la rue, c'était un cocher de l'Urbaine, chapeau de toile cirée blanche, à pied, le fouet à la main, ou quelque ivrogne battant le mur. Elle enrage enfin ! frappe du talon, bat la vitre qui sonne à coups de petits ongles rageurs. Justement elle a eu, toute la soirée, le cœur si plein de tendresses plus vives, et le printemps donnait à son amour de si jolis conseils ! Pour un peu, elle pleurerait, l'abandonnée, mais les larmes qu'on ne voit pas rougissent le bord des yeux très inutilement. Elle ferme la fenêtre avec violence ! Tant pis ! il peut venir ou ne pas venir ; pour ce qui est d'elle, elle ne l'attend plus.

Elle rôde par la chambre, défait ses cheveux, dégrafe son corsage, place un livre sur la table de nuit, à côté de la lampe, — un livre qu'elle lira, hélas ! — laisse tomber sa jupe, déboutonne ses bottines, fait glisser ses bas, et dans un frou-frou de chemise, se fourre entre les draps du lit, du lit désert, du lit froid, dont elle fait bouffer l'oreiller à coups de poings, furieusement ! Mais, à peine couchée, elle entend un bruit de clé qui tourne dans la serrure, une porte s'ouvre ; puis une autre... Lui ! Et Juliette, qui fait semblant de dormir, pelotonnée vers la ruelle, se dit avec un petit rire que le meilleur moyen, en effet, pour faire venir un convive en retard, c'est de se mettre à table.

---



## LE PETIT FAUNE

---

Au détour de l'allée, sur son socle de terre cuite, le petit faune riait effrontément. Cornu, joufflu, pansu, il riait, nu, le lubrique jeune dieu, — étant celui qui préside aux accouplements voletants des moineaux dans le sable, aux crépitantes tendresses des libellules sur les bruyères, à l'hymen rapide, et qui fuit, des écureuils le long des branches. Mais il ne suffisait pas à son triomphe de montrer cette joie bestiale. Téméraire jusqu'au cynisme, dédaigneux de toutes les pudeurs, pareil à un Eros ivre, il affirmait en plein soleil, comme un signe de suprématie, sa

virilité hautaine; tel un jeune roi tiendrait le bâton de commandant. De sorte que ce faune était un objet de scandale pour les passants honnêtes et que beaucoup de promeneuses ne pouvaient le voir sans rougir jusque sous les cils ou sans cacher un petit rire qui se souvient derrière le treillis de rose de leurs doigts entrelacés.

Mais elle, Berthe-Marie, la demoiselle du château, aumônière et dévote, si bonne et si pure, qui va tous les jours à l'église où l'on prie et dans les chaumières où l'on fait la charité, Berthe-Marie passait sans rougir ni détourner la tête devant l'effronté simulacre; elle le considérait, souriante, avec une complaisance qui s'étonne un peu, mais ne s'épouvante point, — dans la paix d'une innocence inviolée, — ayant au fond de ses grands yeux bleus, sans rêve ni trouble, l'ingénuité parfaite d'une enfant qui se plaît à regarder de près, en les touchant du doigt, les images d'un missel. Car elle était la can-

deur même, ineffablement ignorante de l'aval; et, s'il existe sur quelque plateau alpestre des lacs à l'azur immaculé, que n'a jamais traversés même l'ombre d'une blanche nuée, c'est à l'un de ces lacs que ressemblait son âme.

Un matin, elle s'en alla dans les bois, avec son amoureux, qui était son fiancé. Oui, avec son amoureux. Pourquoi non? le cœur des vierges a des tendresses aussi; on peut se donner, sans se donner, et l'anneau des fiançailles n'est pas l'anneau d'Hans Carvel.

Lui presque aussi jeune qu'elle, naïfs et tremblants autant l'un que l'autre, ce dut être une exquise journée! Ils ne se touchaient pas la main, ils n'avaient garde de laisser se frôler leurs coudes; comme par un instinct de se savoir, tous deux, sensitives. Mais leurs âmes étaient unies, malgré les corps écartés. Ils échangeaient, sans paroles, des pensées, immatérielle causerie, distiques alternés d'une églogue angélique. C'était en vain qu'autour d'eux, dans l'air qui s'ensoleille et où se va-

porisent d'ardentes odeurs, les branches l'une l'autre se froissaient avec des douceurs de caresse, et que le vol de cantharides d'or vert traçait de redoutables cercles magiques, et que la voix du rossignol se mourait, extasiée, près du nid, et que tout le bois, plein d'amour, les enveloppait, leur donnait de coupables conseils d'étreinte et de lèvres unies ; ils allaient à travers les périls sans prendre garde aux tentations mauvaises, si douces. Pas une fois, pas une seule ! il ne la pressa sur son cœur, pas une fois ils ne se regardèrent de trop près, en soupirant. Ils étaient, dans ce paradis qu'ils ne voulaient pas perdre, comme une Ève et un Adam qui ne songent pas au fruit défendu. Oui, telle dut être, tout le jour, la lente promenade, sous les arbres, de ces deux purs enfants, et même, j'en jurerais, ils ne s'attardèrent pas à chercher dans la mousse les petites fraises rouges qui font penser au baiser, ni à interroger les marguerites, ces donneuses de troublantes réponses.

C'était la nuit, claire de lune, quand ils revinrent. Certainement au fond de ses grands yeux bleus, Berthe-Marie avait toujours, — et pourquoi ne l'aurait-elle eue ? — l'ingénuité des ineffables ignorances... Quand ils passèrent devant le faune, cornu, joufflu, pansu, qui triomphait plus effrontément encore, le petit dieu lubrique, pareil à un jeune roi qui tiendrait le bâton de commandant, elle détourna la tête, très vite et se prit à rire de petits rires étouffés dans le cou de son ami.

---



## LA FILLE PROMPTE

---

L'honnête grand'mère commença par flanquer une paire de gifles à cette petite dévergondée ! Puis, — tandis que la fillette pleurait à chaudes larmes, rouge comme une pivoine et les poings sur les yeux, — elle lui tint un fort remarquable discours. « C'était donc vrai ! il n'y avait pas à dire mon bel ami, ou plutôt si, c'était précisément cela qu'il y avait à dire, — puisqu'elle avait un amant ! Elle l'avouait, elle osait l'avouer. Un amant. A seize ans ! Avec son petit air modeste, avec ses yeux toujours baissés, — vrai, on lui aurait donné le bon Dieu sans confession, — elle cu

était à ce point de débauche et de cynisme. On aurait cru qu'elle n'avait en tête que sa poupée ou son bébé japonais; ah! bien oui, la poupée qui plaisait à la demoiselle, c'était un homme. Quelle honte! Fi! elle devrait rentrer sous terre. Comment? elle qui n'avait reçu que de bons principes, elle qui avait eu, dans sa famille, l'exemple de toutes les vertus, elle avait commis une faute aussi épouvantable! Il fallait, ma parole! qu'elle eût le diable au corps. » Mais ce qui exaspérait surtout l'honnête grand'mère, c'était que Louissette avait réussi à tromper la surveillance exercée sur elle.

— Car, enfin, je puis dire que je t'ai bien gardée, nuit et jour! Depuis trois ans que tu es ici, tu n'es jamais sortie seule que deux fois: la première fois, il y a huit jours, — pendant cinq minutes! — pour acheter du fil et des aiguilles; la seconde, avant-hier, — pendant une heure! — pour aller voir ta tante des Batignolles, qui est malade. Une heure t'a suffi pour devenir une rien du tout! Les

plus folles attendent qu'on leur fasse la cour, elles résistent un mois, six mois, un an. Toi, tu étais pressée ! Ah ! coquine, en une heure, tu as...

Mais la fillette, qui pleurait de plus belle :

— Non, grand'mère, non, vous vous trompez, dit-elle, ce n'est pas cette fois-là, c'est l'autre !

---



## LA BONNE TANTE

---

Madame Amédine de Trénis, — tante Amédine, comme on disait, — se pelotonnait, grassouillette et douillette, entre les draps bordés de point d'Angleterre. Elle allait s'endormir, un petit rire de satisfaction aux lèvres. On eût été ravie à moins ! Dans la journée, madame de Trénis avait marié sa nièce, qu'elle adorait, et les choses, vraiment, s'étaient fort bien passées. Que de monde à l'église ! tout Paris, le Paris qui compte. Talazac avait chanté comme un ange. Maintenant les mariés étaient seuls, au second étage de l'hôtel, dans la chambre nuptiale

Oh ! certainement, Jane serait heureuse. Malgré sa taille trop haute et sa carrure un peu trop lourde — l'air d'un manant robuste — M. de Cardan, jeune, les yeux bleus et les cheveux noirs, était un fort beau garçon, et passait pour le plus galant homme qui fût, « Eh ! eh ! heureuse, elle l'est peut-être, déjà ? » Tante Amédine songeait à ces choses avec complaisance, dans le doux lit profond, qui s'attiédissait. Ce qui concourait à la mettre en belle humeur, à lui préparer d'aimables rêves, c'est qu'elle avait eu sa part, toute personnelle, dans les succès de la journée. A trente-six ans, on n'est pas vieille, surtout quand on est blanche, et, pour la blancheur, elle ne craignait personne, pas même sa nièce, d'une pâleur moins douce, un peu trop froide : Jane, c'était de la neige, « moi, c'est de la crème » ; desorte que pendant la cérémonie, tous les regards n'avaient pas été pour la mariée et, à la sacristie, un jeune homme en passant avait dit à voix basse ce mot un peu brutal, pas choquant d'ailleurs

« Ma foi ! je me contenterais fort bien de la tante. » Il n'était pas dégoûté ! Il y en avait plus d'un qui pensait comme lui. Tenez, par exemple, elle avait souvent remarqué que M. de Cardan lui-même — un fiancé ! presque un mari ! — ne la considérait pas sans quelque plaisir. Ces hommes ! voyez un peu ! Mais, grâce au ciel, elle était revenue de toutes les folies. Veuve depuis cinq ans, ayant pris au sérieux ses devoirs de famille, elle était bien éloignée, même après le mariage de Jane, de se laisser aller à de ridicules idées ; et l'homme le plus amoureux du monde aurait-ile les yeux bleus et les cheveux noirs de M. de Cardan,...

— Ma tante ! tante Amédine ! ma tante !

La porte sonnait sous de petits coups de poing, vifs, redoublés, qui avaient l'air de battre du tambour.

Madame de Trénis sauta du lit, ouvrit la porte, et la nouvelle mariée, dans le désordre de la peur et de la fuite, les cheveux défaits, la manche du peignoir envolée, se jeta au cou

de sa tante avec des larmes et cent paroles bégayées. « C'était épouvantable ! M. de Cardan... Ah ! Dieu, si l'on savait... Tout à fait épouvantable... Mais elle resterait ici, elle s'y cacherait. Oh ! certainement, elle ne retournerait pas auprès de son mari. Et il fallait fermer la porte, la barricader avec tous les meubles... » Tante Amédine, d'abord, eut bonne envie de rire. Ces innocentes, comme cela s'effraye facilement ! Pourtant, quand elle vit que Jane ne se calmait pas, sanglotait toujours, refusait énergiquement de remonter dans la chambre nuptiale, elle devint sérieuse. Elle se rappelait des histoires qu'on lui avait contées. Les nouveaux mariés ont de cruelles brutalités parfois, soit que l'ardeur de leur passion les emporte, soit que... Son devoir de chef de famille lui ordonnait de connaître la vérité ! Elle s'enveloppa d'une robe de chambre de peluche noire, qui faisait valoir la blancheur grasse du cou et du menton, et sortit en disant à sa nièce, gravement :

— Attends-moi, je vais parler à ton mari.

Mais, une demi-heure après quand elle redescendit, elle n'était plus grave du tout ! Ce fut avec un sourire aux yeux et aux lèvres qu'elle dit à l'épousée toujours pleine d'épouvante :

— Allons, petite fille, retourne auprès de ton mari, enfant !

Puis comme Jane hésitait encore, ne voulait pas, se dérobaît, tante Amédine ajouta :

— Il m'a fourni toutes les explications désirables, et je te jure que les torts sont tous de ton côté !

---



## L'ÉTAL

---

Regardez. La vitrine étincelle au soleil, et cent petits portraits apparaissent derrière la glace nette qui reluit. Il y a des archevêques et des princes, des généraux et des magistrats, des ténors et des filles. Les hommes sont assez laids ; les filles, pour la plupart ne sont pas belles, mais elles sont décolletées ; elles compensent leur laideur en la montrant davantage. L'une, trop grasse à cheval sur une chaise, fume la cigarette, et, penchée en avant, déborde le dossier ; l'autre lève les bras et bâille comme une femme qui voudrait être désennuyée. Celle-ci, qui n'a pas de robe,

porte une cuirasse solide, heureusement ; celle-là ne porte rien du tout. Quelquefois, on voit Adah Menken en maillot, sur un rocher. Cette pauvre femme, squelette à présent, montre encore ses jambes. La mort elle-même n'a pu la soustraire à l'ignominie. Ceci est lugubre comme un sépulcre violé, comme un linceul affreusement soulevé. Mais quoi ! il y a un solde de photographies qu'il faut bien écouler. L'ensemble, d'ailleurs, est répulsif : c'est le sérail économique du passant.

Devant la vitrine, il y a foule. Là s'arrête l'oisif à la tête vide, en quête d'une pensée. Un lycéen, qui vient de rallumer son cigare au bureau de tabac voisin, se dresse sur la pointe des pieds et contemple, la bouche ouverte, clignant de l'œil ; en s'en allant, il emportera dans sa mémoire de quoi illustrer, la nuit, les pages funestes de quelque livre dérobé. Quelquefois, un jeune homme

maigre, l'habit fripé, sans pardessus l'hiver, fait halte devant la boutique et regarde longuement, tristement, toutes ces filles qu'il trouve belles, lui, pauvre diable, et qu'il n'aura jamais, puisqu'on les paye. Puis il s'éloigne, pressant le pas, car l'heure du bureau est déjà passée. Ce jour-là, il travaillera mal et sa nuit aura de mauvais rêves. Savez-vous quelles angoisses, dans un homme voué à la misère sans espoir, peuvent naître d'un seul désir ?

Un monsieur respectable se mêle au groupe. Il a quarante ou cinquante ans ; il est habillé d'une façon correcte. Toute son attitude indique clairement qu'il n'est pas venu là exprès qu'il passait, voilà tout, ou qu'il attend quelqu'un qui lui a donné rendez-vous au coin de cette rue. Ce n'est pas lui qui écarquillerait les yeux comme ce tas de badauds qui l'entourent. Le regard dont il effleure la vitrine est parfaitement indiffé-

rent, détaché; si l'on y peut lire quelque chose, c'est un peu de mépris et même de dégoût. Quelquefois pourtant ses paupières battent avec vivacité, montrant et cachant tour à tour un œil jaune qui s'allume. Mais cela dure peu. Son sourire s'accentue en une grimace qui veut évidemment dire : « Pouah ! quelle horreur ! » et il se détourne, regardant encore du coin de l'œil.

Puis arrivent, bras dessus, bras dessous, jacassant et riant, les jeunes filles qui sortent de l'atelier ou qui viennent du magasin. Vous les connaissez bien. Ce sont elles que l'on rencontre dans les rues, à l'heure du déjeuner, deux par deux ou trois par trois, tête nue, le nez en l'air, un ruban noué autour du cou ; leurs robes d'orléans fripées montrent une doublure grise par les déchirures du coude, et le corsage mal boutonné çà et là est percé en plus d'un endroit par la pointe noire d'une baleine. Elles arrivent,

elles poussent, coudoient, rient au nez des personnes et, en deux secondes, les voilà au premier rang, le front collé à la vitre. Elles ne se bornent pas à regarder, elles commentent les types et les attitudes. Elles sont familières à l'égard des photographies. Comme de jeunes gens de lettres, pour se donner bon air, saluent d'un geste amical et appellent par leurs noms les hommes illustres qui passent, elles disent tout haut : « Tiens, voilà Blanche ! » ou bien : « Regarde donc, c'est Alice. » Là-dessus, elles s'en vont, comme elles sont venues, riant et jacassant, se tirant l'une à l'autre, et leur étourderie ressemble à de l'impudence. Le Monsieur respectable s'éloigne en même temps qu'elles. On pourrait croire qu'il les suit, s'il n'avait pas l'air si respectable.

Quand il y a des stéréoscopes, on fait queue. Le stéréoscope, chez les marchands de photographies, c'est le cabinet des hor-

reurs dans l'établissement de madame Tus-saud; ce qui se cache un peu doit être très intéressant. Certains spectateurs insatiables occupent si longtemps le poste conquis, qu'il y a souvent des impatiences et même des querelles. D'autres fois, l'œil succède à l'œil rapidement, comme le voyageur au voyageur devant le guichet où l'on prend ses billets; vous vous imaginez le désappointement d'un homme qui, après avoir attendu pendant dix bonnes minutes, voit les tours de Notre-Dame au lieu des jambes de mademoiselle Raymonde, et le dôme des Invalides au lieu des épaules de mademoiselle Desclauzas! Hier, pendant que j'observais la vitrine, j'ai remarqué un stéréoscope duquel les gens s'écartaient très vite, avec l'air le plus attrapé du monde. « C'est quelque monument, » me dis-je et je regardai. Ce n'était pas un monument. C'était la Vénus de Médicis. « Voilà qui est étrange, la Vénus est nue, cependant, et même beaucoup plus nue que les demoiselles, ses voisines. »

J'avais parlé haut sans doute, car un de mes amis qui passait, me mit la main sur l'épaule et me dit, ayant compris : « Oui, elle est nue, sans doute, — mais elle est belle ! »

---



## AU GRAND GALOP

---

La nuit, au flanc du mont, sur la route descendante, dans un bruit torrentiel de branches qui se cassent et de pierres qui roulent, ils fuient au grand galop de leurs bêtes affolées, l'amant et la maîtresse, éperdument ! et dans l'essoufflement de la vitesse, ils ne cessent pas de parler.

- Ils nous rejoindront, dit-il.
- C'en est fait de nous, dit-elle.
- S'ils nous tuent, tant mieux !
- Oh ! oui, oui, qu'ils nous tuent !
- Mais non, ils ne nous tueront pas.
- Pourquoi donc ?

— Ils savent que vivre sans toi...

— Oh! désespoir!...

— Me serait plus cruel que mourir sans  
toi...

— Oh! mourir ensemble!

— Et ton mari nous épargnera...

— Hélas!

— Toi, parce qu'il t'aime!

— Je l'abhorre!

— Et moi, parce qu'il me hait.

Ils se taisent dans l'empportement redoublé  
de la fuite.

— Tu es certain, reprend-elle, que pas un  
espoir ne nous reste?

— Pas un.

— Pas un refuge?

— Pas un.

— Et nous vivrions sans nous voir?

— Jamais.

— Eh bien! mourons!

— Ah! je le veux, cria-t-il.

— Ecoute. Au bas de cette route...

— Le précipice s'ouvre, énorme, effroyable.

- Enfonce les éperons !
- Oui.
- Plus vite ! plus vite encore !
- Oui.
- Et roulons tous deux...
- Après ton dernier baiser ?
- Le voici !
- Dans la mort.

Alors le cheval de l'amant s'élançe dans l'abîme ! Mais, elle, l'habile amazone, d'un violent coup de brides, elle a, sur le bord du gouffre, arrêté net sa monture de qui les jambes tremblent, et, penchée sous les étoiles, elle regarde avec un sourire l'homme tomber de roche en roche en lui tendant des bras déchirés !

---



## LES TROIS TIROIRS

---

D'un geste résolu, — comme une personne qui ne changera plus de volonté désormais! la comtesse Madeline désigna le meuble japonais, à trois tiroirs, dont la lueur des lampes fait trembler la laque rose et l'or, et, très gravement, la mignonne, elle dit :

— Ouvrez l'un de ces trois tiroirs! et tâchez de bien choisir, Valentin, car, dans chacun d'eux, j'ai caché une réponse à la prière que vous n'avez cessé de m'adresser depuis six mois. Si vous mettez la main sur la réponse douce, — sur celle qui dit : Oui ! — il faudra bien que je consente à ne point vous repousser.

Mais craignez de rencontrer l'une des mauvaises réponses! vous ne me reverriez plus.

— Hélas! dit-il, j'ai deux chances contre une. Quelle cruelle pensée vous est venue, chère âme?

— Eh! dit-elle, j'aurai la consolation, du moins, si je dois vous complaire, de pouvoir accuser le hasard de ma faute.

Entre les trois tiroirs, il hésita longtemps. Sa main tremblante allait de l'un à l'autre, n'osant tirer le petit anneau doré; et son cœur se serrait dans la peur du mauvais choix. Il se décida enfin, les yeux fermés, comptant sur la divine miséricorde des providences. O joie, ô infini délice! la réponse — une feuille de papier rose, si vite dépliée, — disait l'adorable mot : *Oui*.

Il prit Madeline entre ses bras ravis et l'emporta toute rougissante! Aucune résis-

tance possible maintenant, — à moins d'un odieux manquement à la parole donnée. Et la comtesse était une honnête personne qui se piquait de faire honneur à ses engagements. Elle se résigna. Ce furent, jusqu'à l'heure où les doigts gris et roses du matin écartent la mousseline des rideaux, les chères douceurs de l'amour qui s'apaise et toujours se ranime.

Cependant Valentin n'était pas entièrement satisfait. Il lui vint, après les extases, je ne sais quelle tristesse au front et dans les yeux.

— Oh! demanda-t-elle étonnée, que te faut-il encore, et de quoi te plains-tu, cher ingrat?

— J'ai un souci, dit-il.

— Toi! près de moi? lequel?

— Je vous ai due au hasard, non pas à vous-même.

Et il demeurait tout songeur.

Mais elle, alors, en lui pouffant de rire aux lèvres :

— Bête! s'écria-t-elle, c'est la même réponse que j'avais mise dans les trois tiroirs!

---

## BONS RENSEIGNEMENTS

---

Quand la marquise de Portalègre et madame de Ruremonde furent assises dans le petit salon mauve, il y eut entre les deux toilettes, — toilette de visite, d'une part, et, de l'autre, presque un peignoir, — un échange de parfums légers ; et elles se regardaient, jolies.

— J'arrive de trop grand matin ? dit la marquise. Vous m'excuserez. Il s'agit d'une chose un peu pressée, et je ne vous retiendrai guère

— En quoi puis-je vous être agréable madame ?

— Je viens pour des renseignements.

— Ah ! oui, sur Clémentine ? Une fille très convenable et très adroite. Surtout, elle coiffe bien. Puis, pas curieuse, ni bavarde. C'est dans un mouvement d'humeur que je l'ai renvoyée. Certainement, vous ferez bien de la prendre et je la regrette déjà.

La marquise de Portalègre eut un rire sous le demi-voile.

— Ce n'est pas de votre femme de chambre qu'il s'agit.

— Eh ! de qui s'agit-il donc ?

— De M. de Marciac.

— De M. de Marciac ?

— Sans doute. Vous êtes étonnée ? Pourquoi ? Est-ce que ma démarche n'est pas toute simple ? Comment ! les gens les plus imprudents, avant d'introduire chez eux un cocher, une cuisinière, un groom, exigent de sérieuses références, font des enquêtes, réclament des certificats, et, lorsque nous sommes sur le point d'admettre un homme dans notre intimité, — ce qui est toujours

assez grave, en somme, — nous ne jugerions pas à propos de prendre des renseignements auprès des personnes bien informées?

— Ah ! vous êtes sur le point...

— Et vous êtes si bien informée ! Tenez, comprenons-nous vite, et ne perdons point de temps. Je vous avoue que M. de Marciac ne me déplait pas. Il n'est point trop beau, — être beau, c'est si ridicule pour un homme, — il a de fines manières, parle avec distinction, s'habille fort élégamment. Enfin, il ne m'inspire aucune répugnance. Vous connaissez le moment où il suffit d'un rien pour que tout soit fait ? C'est à ce moment que j'en suis. Mais, avant de m'engager d'une façon définitive, j'ai voulu vous voir. On dit très bas que M. de Marciac a été de vos amis assez longtemps, et vous ne refuserez pas, j'imagine, de m'éclairer un peu sur son compte, de me donner même quelques conseils ?

— Ma foi, dit madame de Ruremonde en éclatant de rire, si vous l'exigez absolument... D'abord, vous savez qu'il est marié ?

— Oui, oui, il me l'a dit. Une femme très simple, qui vit retirée, pas gênante. On peut passer là-dessus ?

— Pour moi, je n'ai pas eu à me plaindre d'elle.

— A la bonne heure.

— La personne dont il faut se défier, c'est la petite Anatoline Meyer, des Bouffes. M. de Marciac n'a jamais pu se détacher d'elle tout à fait. Il reste deux, trois, quatre mois sans la voir; puis, s'il la reconnaît, un soir de première, dans les chœurs d'une opérette, crac ! le voilà repris. Il paraît que cette petite est très extraordinaire.

— Extraordinaire... en quoi ?

— Il ne manquera pas de vous le dire. Il a la manie de parler d'elle.

— C'est fort impertinent !

— Mais si amusant ! vous verrez. D'ailleurs, M. de Marciac a de quoi faire oublier cet inconvénient. C'est, en vérité, un parfait galant homme.

— Discret ?

— Comme il convient. Ni trop, ni trop peu. Il compromet, et n'affiche pas. Il y a une ruance.

— Certes. Point querelleur, point jaloux?

— Non, non. Très accommodant, au contraire. Au courant des choses. Admettant les flirtations. Comprenant très bien que les plus belles amours ne sont pas éternelles et qu'une femme doit songer au lendemain.

— C'est parfait.

— En outre, riche, avec de belles relations, parent de deux ministres. Il lui arrive d'avoir des indications très précieuses sur les variations des valeurs. Ceci est à considérer. Nos maris, depuis le krach, sont si avares!

— Hélas! Mais il y a un point assez important dont vous ne parlez pas. M. de Marciac est-il... tendre?

— Comment l'entendez-vous?

— Je ne vous cacherai pas que, sous mes dehors frivoles, je suis très rêveuse, mélancolique même. J'ai toujours eu le désir de

rencontrer une âme éprise d'idéal, comme la mienne.

— Aïe ! l'amour de l'idéal n'est pas la qualité dominante de M. de Marciac. Mais, en revanche...

— Ah ! vraiment, en revanche ?...

— Tout ce que l'on peut imaginer !

— Il faudra donc que je me résigne. En somme, les renseignements ne sont pas mauvais, dans l'ensemble.

La marquise de Portalègre s'était levée.

— Mais, reprit-elle, j'oubliais la chose principale. Combien de temps M. de Marciac est-il resté ?...

— A mon service ? Pendant trois ans, je pense.

— Voilà qui me décide tout à fait ; j'ai l'horreur du changement.

— Quoi ? Vous tenez à le garder aussi long temps ?

-- Plus longtemps, si je peux.

— Oh ! alors, il faut que je vous donne un

dernier avertissement. Si vous voulez que M. de Marciac...

Madame de Ruremonde s'était penchée vers la visiteuse, et lui parlait à l'oreille, très bas. Que disait-elle donc ? elles éclatèrent de rire.

Enfin, sur le pas de la porte :

— Il me reste à vous remercier, madame, dit la marquise.

— Eh ! de quoi donc, madame !

— Mais c'est à charge de revanche, n'est-ce pas ?

---



## LA DÉVOTE

---

Le voile baissé jusqu'au menton ne m'empêcha pas de la reconnaître. C'était madame Belvèlize, sûrement. Quelle autre pouvait avoir ce joli sourire rose et ces tendres yeux bleus, qui mettent sous la dentelle une rose et deux bluets ? D'ailleurs, sur la portière du coupé, il y avait les armes des Belvèlize. Elle descendit très vite, dans un remuement de faille où tintait du jais, dit au valet de pied : « Que la voiture attende ! » et monta presque en courant les marches de l'église Saint-Roch, avec un vif petit bruit de tarons sur la pierre. Je fus tout à fait édifié ! Cette

mondaine endiablée, à l'église, c'était très bien ! Se lever à neuf heures du matin, au lendemain de quelque bal, pour venir faire ses dévotions, à la bonne heure ! Elle n'était pas de celles qui s'imaginent que, pour être sauvée, il suffit d'avoir beaucoup aimé. L'amour, — cette forme meilleure de la charité, — n'a rien de répréhensible en soi ; mais il convient d'y ajouter un peu de prière. Après le boudoir, le confessionnal. Après qu'on a été clément, implorer la clémence. Et le bon Dieu se garde bien de rien refuser à qui n'a pas refusé grand'chose. Songeant à cela, j'allais et venais devant l'église, et je n'avais aucune hâte de suivre mon chemin. Ce qui me retenait, c'était l'espérance de revoir madame de Belvèlize tout à l'heure, quand elle remonterait en voiture. Elle est si jolie à regarder ! et un peu de son parfum, comme une fleur invisible, me viendrait aux narines ; parfum subtil, presque coupable, sanctifié d'encens. Une demi-heure s'écoula, le temps d'une messe basse. J'étais de plus en plus

édifié ! Madame de Belvèlize n'avait rien de commun avec ces dévotes étourdies qui expédient le plus vite possible les affaires de la religion et songent, leur joli nez entre les pages du missel, que si le desservant ne se presse pas elles manqueront le rendez-vous donné au couturier ; non ! elle pratiquait, austèrement, entièrement ! et, puisqu'elle ne reparaissait pas, c'était qu'elle ne s'était pas bornée à entendre la messe : elle se confessait, il n'y avait pas à en douter. Ah ! pour quelques instants être l'heureux directeur de conscience à qui elle contait, les mains jointes, les menus péchés de ses flirtations et la faute plus grave, mais si charmante, des baisers mal refusés. Savait-il l'interroger. au moins ? Comme, à sa place, — pendant qu'à travers le grillage montent de fins aromes, — j'aurais insisté sur les plus petits détails de l'aveu, comme j'aurais exigé, casuiste impitoyable, qu'elle me révélât, minutieusement, toutes les circonstances de l'abandon, le lieu, — boudoir ou chambre à

coucher, — l'heure, — minuit peut-être ! — et si elle avait les bras nus, ou si le peignoir, par un fâcheux hasard, n'avait pas un peu bâillé, juste à ce moment-là ! Mais je repoussai ces pensées condamnables. J'avais tort de m'abandonner à de telles imaginations, tandis que madame de Belvèlize accomplissait ses devoirs de chrétienne. C'était, en vérité, lui manquer de respect. Plus d'une heure passa ! j'étais plein d'admiration pour une ferveur si parfaite. Pendant que je faisais les cent pas, elle s'humiliait devant le prêtre, pleurait sur ses erreurs, réclamait des pénitences, ne se jugeait jamais assez punie, trouvait le ciel trop miséricordieux. Sainte petite âme ! Qui aurait cru cela ? Je me promettais de ne laisser ignorer à personne la dévotion qu'elle cachait si soigneusement. On connaîtrait sa vertu. Et ceux qui tiennent volontiers de méchants propos seraient bien obligés de se taire. Deux heures entières s'étaient écoulées quand madame de Belvèlize reparut ! Je ne m'étais pas trompé :

elle avait dû se confesser avec des agenouillements et des pleurs ; car sa robe de faille, où tinte du jais, était toute fripée, et des rougeurs de larmes essuyées rosaient le bord de ses yeux, comme s'il y avait eu une feuille de rose autour de chaque bluet ! Dans l'excès légitime de ma vénération, — tandis que la pénitente descendait vite l'escalier, — j'allais m'approcher d'elle et la complimenter humblement de son zèle sacré, quand il me vint à l'esprit. — oh ! la mauvaise pensée, — qu'il y a plus d'une porte à l'église Saint-Roch !

---



## INGÉNUITÉ

---

Eulalie Bisquet, plus communément appelée Lila Biscuit, est une petite cabotine qui monte à cheval comme Penthésilée ! Mais on s'accorde à dire qu'elle est d'une stupidité vraiment remarquable. Plus niaise qu'Agnès, quoique depuis longtemps déniaisée, elle a l'imbécillité parfaite, sans l'innocence : elle serait capable de croire que les enfants se font par l'oreille, — en eût-elle fait, autrement. C'est Lila Biscuit qui jouait le rôle de Nigaudina dans la dernière féerie du théâtre du Châtelet ; et pas une jolie fille, — jolie, elle l'est, adorablement, avec sa bouche trop

étroite aux grosses lèvres rouges, — n'aurait pu tenir ce rôle aussi bien qu'elle, puisqu'il consistait à traverser la scène, au premier tableau, sur une tarasque ailée, et, pendant le reste de la pièce, à montrer le sourire ahuri d'une bêtise irrémédiable. De surcroît elle montrait ses cuisses; on ne lui en voulut pas. Même à cause de ses jambes, et de sa belle audace d'écuyère, le directeur du cirque mondain qui a pour gymnastes des millionnaires et des gentilshommes pour clowns, lui proposa de prendre part à l'une des représentations hippiques et acrobatiques qu'il offre aux clubmen et aux belles personnes de sa connaissance. Elle fut très flattée, et se rengorgea, bien que, dodue, elle n'eût pas besoin de cette augmentation. Mais quand on lui annonça qu'elle aurait à monter un cheval nu, elle parut tout à fait troublée : stupéfaite. Elle regardait les gens avec de jolis yeux effarés, délicieusement bêtes. Non, pour sûr, non, elle ne ferait pas ce qu'on lui demandait, elle n'oserait jamais, d'abord!

D'autres exercices, elle voulait bien, mais pas celui-là, oh ! c'était impossible, pas celui-là. Pour la décider, il fallut insister longuement, lui assurer qu'elle aurait beaucoup de succès, lui répéter que la chose n'avait rien de difficile, ne serait qu'un jeu pour une écuyère habile et courageuse comme elle était. « Puisque vous le voulez ! » dit-elle enfin, résignée, avec un regard qui rêve. Le soir de la représentation arriva ! Salle comble. Tous les sportsmen et toutes les tendresses. M. de Verdalis s'élança d'un trapèze à l'autre avec la témérité envolée d'un Léopard ; on mit sur les épaules du comte de Valensole des boulets de canon et des poids qui eussent fait dire à Atlas : « Un peu lourd ! », et M. de Puyroche, bariolé comme un Auriol, eut des lazzis qui désopilèrent les rates les plus obstruées de mélancolie. Puis, quand on eut amené un étalon noir, sans bride, mors ni selle, qui fumait des naseaux et piaffait, Lila Biscuit, rejeta d'un seul geste le grand manteau qui l'enveloppait, apparut

dans le cirque, en pleine lumière du gaz, sans aucune espèce de vêtement ni de voile, — non, pas même la transparence hypocrite d'une batiste ! — et s'élança sur le cheval, toute de neige et de roses ! Lila Biscuit, cet ange, avait compris : « Monter un cheval, — nue. » Mais personne ne réclama ; car c'était un divin spectacle, cette belle fille étendue, sans robe, si blanche, sur la noire robe luisante du cheval au galop, et les cheveux mêlés à la crinière.

---

## LA MOUSSE D'OR

---

Dans le couvent dont Mazet de Lamporechio fut le bon jardinier, mais avant qu'il eût jardiné, — je veux dire au temps des innocences premières, — le bruit se répandit un jour, sans qu'on pût savoir d'où, qu'un homme se cachait sous l'habit de l'une des nonnains. L'un de ces anges était un diable! l'une de ces brebis était un loup! Je vous laisse à penser l'effroi. On ne parlait plus d'autre chose au réfectoire, à la chapelle, dans les allées du verger. C'étaient des rou-

geurs, des tremblements; on ne marchait qu'avec des envies de reculer, de s'enfuir, comme dans un bois où l'on saurait qu'il y a une grosse bête. Un homme, c'est épouvantable. Même les plus intimes amies se regardaient l'une l'autre avec un air soupçonneux. « Qui sait? l'homme, c'est peut-être elle! » La sœur tourière devint l'objet de l'horreur générale, parce qu'elle avait des moustaches.

Mais celle qui se trouvait le plus tourmentée, c'était une toute petite novice, treize ans à peine, qu'on appelait sœur Ninetta. Les yeux rouges comme d'avoir pleuré, se frappant à tout moment la poitrine comme dans le remords de quelque gros péché, elle ne pouvait tenir en place et poussait de grands soupirs. Si on lui demandait: « Qu'avez-vous donc, sœur Ninetta? » elle s'enfuyait très vite, sans une parole, avec l'air d'emporter quelque affreux secret. Enfin, un jour, après être restée enfermée toute la matinée dans sa cellule, elle s'en alla trouver la supérieure

et lui dit, tête basse, tremblante, des pivoines aux joues :

— Vous savez, ma mère, qu'il y a un homme dans le couvent?

— Je sais qu'on le raconte, mais je n'en crois rien, ma fille.

— Ah! ma mère, vous avez bien tort de ne pas le croire! Il est trop vrai que l'une de nous n'est pas ce qu'elle paraît être.

— Quoi! est-ce que vous avez acquis la preuve...

— Hélas! oui, dit sœur Ninetta, le front dans les mains.

La bonne abbesse, inquiète, fut étonnée aussi. Sœur Ninetta était la plus nice pucelle qui fût; entrée toute petite au couvent, elle avait à peine l'âge où les fillettes seront filles tout à l'heure, et l'on pouvait dire qu'elle n'avait jamais considéré d'autres hommes que le saint Joseph à longue barbe et les Evangélistes, barbus aussi, peints aux vitraux de la chapelle. Comment s'imaginer que, toute innocente, elle eût découvert ce

qui avait échappé à des regards plus subtils et mieux au fait des choses ?

— Expliquez-vous, Ninetta. Celle d'entre vous que vous pensez être un homme, c'est...

— C'est moi, ma mère ! s'écria la novice en fondant en larmes.

A ces mots, la supérieure, comme on pense, se sentit bien rassurée.

— En vérité ? c'est vous ? dit-elle.

— Moi-même, hélas !

— Eh ! sœur Ninetta, comment vous êtes-vous aperçue de cela ?

— Je n'oserais jamais le dire, tout haut,

— Il faut donc le dire tout bas.

Alors, sœur Ninetta, s'étant rapprochée, lui parla à l'oreille, toujours plus rougissante, longtemps, longtemps, et disant des choses telles que l'abbesse, enfin, n'y tint plus, et pouffa de rire en se prenant les côtes.

Puis, avec une tape sur la joue :

— Allez, allez, mignonne, quittez votre souci, et croyez que vous ne serez pas un homme tant que vous n'aurez pas au menton une petite mousse d'or qui frise !

---



## LE SEIN DE JULIETTE

---

Ce soir-là, dans cette baignoire de l'Odéon, où ils causaient, elle et lui, tout bas, de tout près, le désir fou, irrésistible, le prit de voir et de baiser le sein de Juliette ! Ah ! qu'il était naturel, ce désir, puisque tous les parfums de toutes les fleurs des champs, jacinthes sauvages, muguets, narcisses, ces innocences qui sentent bon, — et toutes les odeurs aussi des fleurs moins virginales, — lys, œillets, gardenias, ces voluptés capiteuses, — émanent, ô jeune sein, de votre chaude neige ! Juliette se fâcha d'abord, objectant les lumières voisines et les regards

indiscrets. Mais il insista avec tant de douce prière, le fond de la loge était si obscur, qu'elle cessa de dire non, la bonne. Et, depuis un instant, dans le coin sombre, il caressait de l'œil et des lèvres la chère blancheur embaumée, quand l'ouvreuse poussa discrètement la porte et dit : « Les personnes qui sont dans la baignoire à côté vous prient de ne pas garder de bouquet dans votre loge, parce que l'odeur leur en monte à la tête ! »

---

## LE COMÉDIEN

---

En rentrant chez lui après le théâtre, le beau comédien pâle, au profil de jeune Romain, ne peut s'empêcher de sourire, — si accoutumé qu'il soit à de pareils hommages, — tant les meubles du salon sont encombrés de merveilleuses fleurs, tas énormes de gardenias, touffes somptueuses de lys, grande hotte de roses blanches qui s'écroulent en cascade de neige. Sur des couronnes d'œillets, des myosotis forment les lettres de son nom, et, çà et là, de petits bouquets de violettes, — des bouquets de deux sous, offrent des d'une dévotion plus humble, — mêlent leur

discrète prière aux vœux effrénés des florissons magnifiques ! Il sourit, ne s'étonne pas. Car il est celui qui trouble toutes les femmes, et ne daigne pas se troubler.

Dès qu'il entre en scène, — seigneur de satin blanc où s'allument des ors, gentleman vêtu de drap presque noir, — un frémissement d'aise et de désir monte de robe en robe des avant-scènes du rez-de-chaussée aux troisièmes galeries, à cause de sa sveltesse à la fois grêle et robuste, de ses yeux bruns où nage un rêve, de ses lèvres pareilles à la bouche d'une femme, et de ses belles mains, un peu longues, qu'il regarde en parlant. Dans les loges, les éventails des mondaines se hâtent, rafraîchissant les rougeurs, éparpillant la tiédeur des haleines, les petits bancs se renversent sous le tic tac nerveux des bottines ; l'essoufflement des grosses bourgeoises, au balcon, gonfle la soie des corsages à la faire éclater comme un ballon trop plein de gaz ; et, là-haut, les petites ouvrières hument

d'imaginaires baisers dans le sucre acide des mandarines. Il ne semble pas prendre garde à l'émotion dont il est la cause. Pas un regard qui comprend, pas un geste qui remercie. Il triomphe, comme sans le savoir; à l'orgueil d'être victorieux, il ajoute l'orgueil de dédaigner sa victoire. Il est tranquille, avec un peu de froideur. Même, afin qu'aucune spectatrice ne puisse prendre pour elle les emportements passionnés du rôle, c'est d'une voix très posée, sans tremblement, qu'il dit : « Je vous adore » à l'amoureuse de la pièce, en regardant ses belles mains longues, toujours.

Hors de la scène, il n'est pas moins indifférent. Jamais il n'a répondu aux enthousiastes lettres d'amour qui se cachent dans les bouquets, aussi parfumées que les fleurs; maintenant, il ne les lit même plus, les oublie, cachet intact, sur la toilette, entre le pot de blanc gras et la patte de lièvre. La porte de

sa loge et celle de son appartement sont fermées à toutes les supplications ; les habilleurs et les domestiques ayant des ordres sévères. « Les fleurs, oui ; les femmes, non, » a-t-il dit un jour, pendant qu'il faisait luire, au moyen d'une peau de chat, la nacre rose de ses ongles. Vainement la marquise de Portalègre l'attend tous les soirs, depuis trois mois, dans son coupé, devant l'entrée des artistes ; vainement, Madame de Lurcy-Sevi lui a fait remettre un coffret d'écaille empli de perles fines, en écrivant : « Il n'y aurait pas assez de perles au monde pour vous en envoyer autant que j'ai versé de larmes » ; et, vainement aussi, cette exquise créature, toute rousse et hâlée d'or, une Brésilienne blonde, la baronne de Villabianca, qui penche au rebord des avant-scènes son corsage trop décolleté où les seins sont des oranges, a juré qu'elle se tuerait, infailliblement, si elle n'obtenait de lui la faveur d'un entretien, la nuit ! Il est resté insensible, le beau comédien pâle ; et, ce soir encore, il considère

sans attendrissement la tendresse des fleurs suppliantes qui encombrent le salon.

Cependant, au moment d'entrer dans sa chambre à coucher, il s'arrête, à cause d'un bruit, et se retourne. De la hotte de roses blanches, renversée et qui roule, une femme vient de sortir, frémissante, toute d'or chaud, à travers la batiste de la chemise. C'est la baronne de Villabianca. Il la regarde sans surprise. « Que désirez-vous, Madame ? — Vous ! » dit-elle en lui mettant ses bras nus au cou. Mais lui, de ses longues mains, si belles, aux ongles clairs, il repousse l'effronterie câline de cette caresse. « Tout ce que je puis pour vous, Madame, c'est de ne point vous prier de sortir à cette heure indue, par le mauvais temps qu'il fait. » Là-dessus il entre dans la chambre et ferme la porte derrière lui à double tour. La baronne, qui a grand froid, ne sait où se fourrer; relève la hotte, s'y blottit et grelotte jusqu'au matin, en chemise, dans les roses.

---



## L'INNOCENTE

---

Elle dit à son amie :

— Ai-je trompé Ludovic ? Je ne sais pas Décide. Je serai bien contente si je ne l'ai pas trompé ! J'allais chez lui, ce soir-là, ma chère, je te jure que j'allais chez lui. Je sonne, on n'ouvre pas ; il avait dû s'endormir en m'attendant. Mais, justement, j'avais la clef, j'ouvre, j'entre. Me voilà, à tâtons, dans la chambre. « Ludovic ! Ludovic ! c'est moi ! » Pas de réponse. Je pense : « Comme il dort bien ! » et je me fais une fête de sa surprise quand je l'éveillerai en lui tirant la barbe. Ce n'est pas bien long

d'ôter un chapeau, une jupe et des bas, je me glisse dans le lit, frileuse. Ma chère ! un menton rasé ! Et, tandis que deux bras vigoureux m'enlacent et qu'une bouche me clôt les lèvres, je songe avec épouvante que j'ai dû prendre le premier étage pour le second ! Maintenant, dis, l'ai-je trompé ?

— Pas le moins du monde, répond l'amie. Il n'est de péché que dans la mauvaise intention.

— Ah ! que je suis contente ! Mais, après avoir reconnu mon erreur, j'aurais dû m'enfuir, peut-être ?

— Pour faire du bruit ? C'eût été agir comme une écervelée.

— Ah ! que tu me fais plaisir ! Mais j'aurais dû m'enfuir, peut-être, demeurer tout à fait insensible dans les bras de cet inconnu ?

— Pour qu'il se fâchât ? Pour qu'il y eût un esclandre, du scandale ? Tu as agi très honnêtement en ne le contrariant point outre mesure.

— Ah ! comme tu me consoles !

être j'aurais dû, les jours suivants, ne jamais m'arrêter chez le voisin du premier étage?

— Pourquoi donc? N'ayant pas cessé d'être innocente, c'était bien ton droit de continuer à l'être, de la même façon.

— Ah! que je te remercie! Car, vois-tu, je serais morte de chagrin, si j'avais trompé Ludovic!

---



## LA BELLE MANGEUSE

---

Pendant son dernier séjour à Varsovie, le pianiste Golvinat reçut, de la princesse Saratoff, une invitation à souper. Il demeura quelque peu perplexe. Accepterait-il, refuserait-il ? Certes, robuste, et de formes colossales, doué par la nature d'un estomac difficilement assouvi, il se sentait, d'ordinaire, sûr de lui. Mais la princesse passait pour une mangeuse effrénée. Une incomparable dévoratrice des plus pesantes victuailles, c'était elle ; et jamais encore elle n'avait rencontré un convive capable de lui tenir tête. Ce souper serait un duel ! Au moment de se mesu-

rer avec une telle adversaire, il hésitait. Le désir de la victoire l'emporta enfin sur la crainte de la défaite ; après s'être préparé à la lutte par deux jours d'une convenable abstinence, il se rendit à l'invitation de la princesse, sans trop d'inquiétude, décidé aux efforts suprêmes.

Elle attendait, assise déjà devant une table chargée de mets et de bouteilles.

Dès qu'il la vit il fut tout à fait rassuré.

Jeune comme les églantines, plus grêle que les roseaux tremblants, et si pâle, phthisique peut-être, — Ophélie, en vérité, — la princesse Saratoff devait être rassasiée dès le deuxième service. Aïlons, on avait exagéré les choses, il triompherait aisément.

Le repas commença presque sans paroles.

Ophélie, oui, mais Gargamelle ! Tout, tout, les poissons, les viandes, les gibiers, les légumes craints du soupeur prudent, et les lourds pâtés aussi, elle avalait, avalait, avalait tout ! Etonné, il ne fut pas effrayé. Ce n'était plus le moment des hésitations. Il

fallait vaincre ou mourir. Il se montra extraordinaire. Pendant trois heures, — sans changer d'assiette, la princesse ne lui en donnait pas le temps! — il engloutit autant de vivres qu'il en faudrait pour nourrir, toute une journée, la moitié d'un régiment en campagne. Une minute, il s'interrompit, mais voyant qu'elle mangeait encore, il recommença à manger, furieusement. Et les tranches de saumon, les tranches de jambon, les tranches de pâté, les cuisses de poulet, les ailes de perdrix, étaient dans sa bouche comme ces feuilles mortes qu'un vent d'orage entasse en tourbillonnant dans un trou. Il dut s'arrêter enfin, satisfait de lui; et il regarda la princesse, en homme sûr de la victoire.

Elle avait les yeux pleins d'une admiration attendrie; il se rengorgea; c'était certain : il triomphait!

Mais alors — tandis qu'il soufflait, gonflé, énorme, n'en pouvant plus, — elle se leva, ouvrit une porte, montra du doigt à son

hôte, dans une autre pièce, une autre table surchargée d'une abondance effroyable de victuailles, puis, en entraînant vers la nappe blanche comme des draps d'alcôve le convive épouvanté : « Et maintenant, soupçons ! » dit-elle en souriant.

---

## LE QUESTIONNAIRE

---

Le chapeau sur la tête et le stick à la main, prêt à sortir, Sylvère d'Espagnac, après un dernier coup d'œil au miroir, — fort joli garçon en vérité, — sonna son valet de chambre et demanda avec une certaine émotion :

- Justin, le prénom ?
- Clarisse, Monsieur.
- Le nom ?
- Madame de Villeroze.
- Titrée ?
- Baronne.
- L'âge ?

— Vingt-trois ans à peu près.

— Mariée ?

— On la croit veuve.

— La maison ?

— Rue de Penthievre, 17.

— L'étage ?

— Au second, au-dessus de l'entresol.

— Récapitulons. La baronne Clarisse de Villeroze, âgée de vingt-trois ans, veuve, habitant rue de Penthievre, 17, au second au-dessus de l'entresol ?

— Oui, Monsieur.

— C'est bien. Ah ! Justin, vous tiendrez les malles prêtes, car si la baronne y consent, je partirai pour l'Italie avec elle, ce soir même.

Là-dessus, Sylvère d'Espagnac traversa l'antichambre, descendit l'escalier et monta dans sa voiture après avoir dit au cocher :

— Rue de Penthievre, 17, très vite.

Or, depuis trois ans, tous les matins, à la même heure, une scène semblable, à très

peu de chose près, se reproduisait inévitablement.

Aux questions de son maître, — sans s'aider d'aucun souvenir ni d'aucun renseignement, sans user d'aucun stratagème, — Justin devait riposter par le prénom, le nom, le titre, l'âge et l'adresse d'une femme tout à fait imaginaire ; et jamais Sylvère n'avait manqué de se rendre au domicile désigné ; pas plus qu'il n'avait manqué d'être douloureusement ému quand le concierge, — très naturellement ! — répondait : « Je ne connais pas du tout cette personne. »

Pourquoi cette comédie absurde en apparence ? parce que, las d'amours faciles et du prévu de la vie, Sylvère d'Espagnac ne voulait devoir désormais qu'au plus extraordinaire des hasards celle dont il s'éprendrait.

Espérait-il véritablement qu'un mystérieux accord entre la volonté de la Providence et l'imagination de son valet de chambre lui permettrait, un jour ou l'autre, de rencontrer la maîtresse ou l'épouse prédestinée ?

Oui !

Et ce rêve lui était d'autant plus cher qu'il était plus parfaitement chimérique.

Ni les belles filles, qui ne refusent jamais, ni les belles mondaines, qui consentent parfois, ne pouvaient le détourner de son unique pensée ; plus d'une, parmi celles que d'autres convoitaient éperdument, lui avaient fait en vain, du regard ou du sourire, le vague et tendre signe qui ne défend pas d'approcher.

Un seul désir ! un seul !

C'était avec des angoisses toujours renouvelées que, tous les matins, il se faisait conduire à l'adresse indiquée par l'inépuisable fantaisie d'un valet romanesque.

La voiture s'arrêta. En entrant sous la porte cochère, Sylvère, malgré lui, tremblait ; marchant à tout petits pas, pour retarder l'instant de la cruelle réponse trop accoutumée, hélas !

— Madame de Villeroze, je vous prie ?

— Elle est chez elle, Monsieur.

— Hein ? s'écria-t-il, le cœur tout sursautant ! Mais non, vous avez mal entendu. J'ai dit : « Madame de Villercœ ? »

— Eh bien ! oui.

— La baronne Clarisse de Villeroze ?

— Justement.

— Une jeune femme de vingt-trois ans environ ?

— Je crois que oui.

— Qui est veuve ?

— Depuis deux ans.

— Et qui loge au second étage ?

— Au-dessus de l'entresol.

Il se précipita, monta les marches quatre à quatre, sonna, ne se fit pas annoncer, poussa une porte, une autre porte, entra dans le boudoir, tomba haletant aux pieds d'une jeune femme stupéfaite !

Comme elle était blonde et délicieusement jolie, — le hasard se fût bien gardé de s'arrêter en ce beau chemin, — il n'eut pas un instant l'idée de se relever. Quelles paroles

prononça-t-il ? Avec quelle irrésistible passion lui révéla-t-il, non sans joindre à la voix le geste, ses hardies espérances ? Je ne sais. Madame de Villeroze, à qui sans doute il ne manqua pas de conter avec quelque détail l'histoire de sa chimère réalisée, comprit peut-être qu'il y aurait eu folie à ne pas subir de bonne grâce, et jusqu'au bout, la fatalité d'une si étonnante coïncidence ; peut-être elle était de celles qui résistent mal, d'ordinaire, aux supplications agenouillées des jeunes hommes. Le fait incontestable, c'est que, ce jour-là, les malles ne furent pas faites en vain. Ils connurent, Sylvère et Clarisse, les chères promenades lentes, à Venise, en gondole, sous l'immense azur, et le délice, à Naples, de se tenir embrassés, au balcon, le soir, pendant que la flamme du Vésuve monte en gerbe vers les étoiles. Plus épris de jour en jour, Sylvère était parfaitement heureux, et même il n'eut qu'une très passagère tristesse le matin où Clarisse lui dit : « Revenir en France ? comme il vous plaira,

mon doux maître. Mais, n'est-ce pas, vous renverrez Justin? Oh! avec une bonne somme. Vous comprenez, je serais bien gênée et je ne pourrais m'empêcher de rougir devant ce pauvre garçon, puisqu'il a été complice de la ruse que j'ai imaginée pour l'amour de vous, mon ami ! »

---



## L'AMOUR PAUVRE

---

Pour acheter ce bouquet, lui, pauvre diable amoureux de la belle comédienne, il avait supprimé pendant tout un mois le petit pain de son déjeuner au bureau, vendu son habit noir, vendu ses quelques livres, engagé au Mont-de-Piété le seul matelas de son lit de fer, emprunté à tous les camarades, absolument renoncé au potage et au dessert de ses diners aux Quatre-Marmites de la rue Lamartine. Si maigre déjà, il en était arrivé, — à cause des nuits sans sommeil et des repas amoindris, — à être plus maigre encore. N'importe! il avait pu ache-

ter le bouquet, — un bouquet de cent cinquante francs! « on n'en fait pas de plus beau, » avait dit la marchande, — et le faire porter, — dix francs de plus! — dans la loge de l'actrice par la concierge du théâtre. A présent, les magnifiques roses, largement épanouies, pareilles à des bouches de belles géantes, fleurissaient près de l'adorée. Tous les soirs, depuis trois jours, il venait au théâtre, demandait s'il n'y avait pas une réponse. Ah! c'est qu'il ne s'était pas borné à envoyer des fleurs; il avait mis sous les roses une lettre, une lettre folle, éperdue, sincère, où s'exaspéraient tous ses désirs, où sanglotaient tous ses désespoirs. Le premier soir, quand le concierge lui répondit : « Pas de réponse, » il ne fut pas étonné. La belle jeune femme n'avait pas eu le temps d'écrire, même un mot. Le second soir, rien encore! Rien encore, le troisième! Il s'éloigna la tête basse, avec une envie de pleurer. Quoi! elle n'avait pas eu pitié de lui? Elle n'avait pas été émue par le récit

de tant de souffrances, par tant de dévotieuses prières ? Il demandait si peu cependant ! Quelques paroles : « Je vous plains, » ou « Ne mourez pas ». Comme elle était cruelle pour lui, misérable. Il songeait, — en remontant la rue des Martyrs, — à sa chambre froide, au lit si dur maintenant, sans matelas, au lit toujours solitaire. Mais non, non, elle devait être aussi bonne qu'elle était belle. Elle n'avait pas répondu aujourd'hui, elle répondrait demain. Certainement, elle lui écrirait. Deux ou trois lignes peut-être, miséricordieuses. Avec quelle reconnaissante tendresse il couvrirait de baisers la chère lettre parfumée. Oui, oui, demain. Il ne fallait pas désespérer. Oh ! il ne regrettait pas du tout d'avoir vendu ses hardes, d'avoir emprunté, d'avoir eu faim, d'être si pauvre, d'être si maigre, puisqu'il aurait, grâce aux roses achetées, l'incomparable joie d'être consolé par elle ! Comme il allait traverser le boulevard extérieur, une bouquetière sortit d'une brasserie, une de ces

femmes qui offrent aux tables des cafés, aux portières des fiacres, des fleurs revendues à bas prix par les concierges ou les habilleuses des petits théâtres. Il poussa un cri ! Fané, fripé, triste, son bouquet, il le reconnaissait et il l'acheta, — le dernier franc ! — et sous un réverbère, les mains tremblantes et les yeux pleins de larmes, il retrouva la lettre qu'elle n'avait pas lue dans les roses qu'elle n'avait pas respirées !

---

## LE TORTIL

---

Par quel caprice de Fille aux Yeux d'Or avait-elle voulu, ce soir-là, que le baron s'enveloppât, sur la chemise enrubannée, d'un peignoir de guipure qui bouffe en bouillons légers, tandis qu'elle-même mettait les habits de son amant ? Ah ! le souper subtil et fou, si près de l'alcôve. La taille prise dans le frac noir qui serre, le plastron à trois diamants invraisemblablement renflé, le col droit montant jusqu'aux mignonnes oreilles, elle découpait, versait à boire, attaquait, toute rieuse, avec de viriles impatiences, le convive féminisé qui feignait des pudeurs, et c'é-

taient les lèvres roses, où pas même un duvet ne tremble, qui volaient des baisers aux moustaches.

Mais, tout à coup, des coups frappés à la porte, et ces paroles de Louissette à travers le bois :

— Madame, madame ! tout est perdu, Monsieur est arrivé ! La voiture s'arrête devant la porte. Le temps de monter les quatre étages, il sera ici !

Car il y a encore — ~~sa~~ dix-neuvième siècle ! — des maris qui conservent la détestable coutume des retours imprévus. Vainement beaucoup d'entre eux ont été avertis, par de fâcheuses expériences, des inconvénients qu'offre presque toujours une telle conduite ; cela n'empêche pas certains époux d'y persévérer ; et il y a bon nombre d'hommes, fort intelligents à d'autres points de vue, gens du monde, — incapables de faire, comme on dit, des pas de clerc, — qui s'avisent de mettre la clef dans la serrure du domicile conjugal, quand on les croit à deux ou

trois cents lieues. Il leur en cuit ? c'est fort bien fait, et ils n'ont que ce qu'ils méritent.

Cependant le baron et sa belle amie, en dépit d'un trouble bien naturel, ne perdirent pas la tête. En un clin d'œil, — tandis que la femme de chambre emportait la table du souper, — ils eurent échangé leurs vêtements, lui reprenant le frac, le gilet, le pantalon, elle se revêtant avec une hâte tremblante de toutes les dentelles et de tous les rubans. « Maintenant fuyez par l'escalier de service ! » Et quand le mari entra dans la chambre, il eut lieu d'être pleinement satisfait, — je lui aurais souhaité une pire aventure ! — car, dans la pénombre silencieuse, où se mourait la lueur d'une lampe, non loin du lit intact, dans une paix d'innocence et de fidèle attente, la jeune femme vêtue d'un peignoir de guipure qui bouffe en bouillons légers, était couchée sur la chaise longue, les yeux clos, la main pendante vers un livre qu'elle avait laissé choir, ensommeillée.

— Vous, Fabrice ! vous ! dit-elle avec un

bâillement qui devint le plus joli des sourires ! la chère surprise ! Mais approchez-vous, Monsieur. Ai-je donc vieilli, pendant cette longue absence, au point d'être tout à fait laide, et ne voulez-vous point m'embrasser ?

Il l'embrassa, avec toute la tendresse possible à un mari. Quels soupçons aurait-il pu garder devant cette solitude, ce sommeil, et ce réveil câlin ? Ah ! certainement, elle était la plus vertueuse et la plus amoureuse des épouses. Agenouillé devant la chaise-longue, elle lui caressait les cheveux, la barbe, le baisait sur les yeux, lui disait de douces paroles : qu'elle avait bien souffert pendant ce voyage, qu'elle était restée chez elle toujours, ni bal, ni théâtre, n'ayant pas de plaisir aux plaisirs sans lui, que son unique consolation avait été la pensée du retour. Il l'écoutait avec satisfaction. Elle-même était heureuse, presque sincèrement, dans la joie du péril conjuré, dans le triomphe de son hypocrisie ; et, avec un mouvement de pas-

sion qui n'était qu'à demi joué, elle prit entre ses bras la tête de son mari, et la cacha sur sa poitrine sous les dentelles du peignoir.

— Aïe ! dit-il en portant la main à sa joue où courait le zigzag rose d'une égratignure.

Elle devint très pâle, ayant compris ! Hélas, on ne saurait penser à tout. Elle avait retiré le pantalon, le gilet, le frac, mais non la chemise au plastron dur orné de trois diamants ; et voici que le mari, toujours à genoux, considérait avec des yeux agrandis par une stupéfaction sans doute légitime la patte de toile fine où était brodé en rouge un tortil de baron !

---



## PIERRE ET PIERRETTE

---

Les mains pleines de touffes parfumées, — églantines et pimprenelles, — les deux enfants s'en revenaient du bois. Elle seize ans et lui quinze, ils étaient si ingénus, les petits amoureux, — Pierre surtout, Pierrette aussi, malgré les seize ans où s'éveillent des curiosités, où s'inquiètent d'instinctives attentes, — qu'ils avaient cueilli, ce matin-là, toutes les fleurs, et pas un seul baiser. Et ils s'en revenaient ravis, elle troublée un peu; pourquoi? elle ne savait; peut-être s'é-

tonnait-elle qu'il n'arrivât pas autre chose que de faire des bouquets et de guetter des fauvettes, quand on va au bois avec son bon ami. Tout à coup, Pierre eut un geste d'épouvante. Ah ! mon Dieu ! plus moyen de passer l'eau. Le vent, d'un coup d'aile, ou quelque mauvais plaisant, d'un coup de pied, avait poussé la planche de sapin qui franchissait la petite rivière, et le frêle pont sans doute avait fui dans le courant ; il y avait bien une barque, mais attachée à l'un des saules de l'autre bord. Situation très grave ! Les parents de Pierre, et ceux de Pierrette, qui habitaient cette maison blanche et verte, là-bas, leur avaient rigoureusement défendu de s'aller promener seuls ensemble, et ce serait une terrible gronderie si les enfants ne rentraient pas, inaperçus, par la porte sur les champs, avant l'heure du déjeuner. Faire un détour et regagner le village en suivant la grande route ? il n'y fallait pas songer à cause du temps qui presse. Traverser, en marchant, la rivière peu profonde ? oui,

mais comment expliquer, à l'arrivée, les vêtements mouillés ? Pierrette se désolait avec des larmes dans ses mains pleines de fleurs ; Pierre allait et venait au bord de l'eau avec une colère qui tape du pied. Mais soudain :

— J'ai une idée ! s'écria-t-il.

— Quelle idée ? demanda-t-elle.

— Je vais me mettre tout nu, je ferai un paquet de mes habits, j'atteindrai à travers le courant la barque de l'autre bord, je me rhabillerai, et je reviendrai vous chercher en bateau.

— Oh ! dit-elle, rouge jusqu'aux cheveux, est-ce que vous oseriez vous mettre tout nu devant moi ?

L'objection n'était pas sérieuse.

— Vous fermerez les yeux, ou vous vous tiendrez derrière ce gros arbre.

— Il est vrai que je pourrai ne pas vous voir, dit-elle.

Aussitôt convenu, aussitôt fait. Pierre, ne

quelques secondes, eut retiré veste, gilet culotte et chemise, et, levant au-dessus de sa tête les habits en tas roulé, il entra courageusement dans le ruisseau, tandis que Pierrette, — elle avait jugé inutile d'aller derrière le gros arbre, — tenait ses yeux clos très hermétiquement. Le dos tourné, il marchait lentement, à cause du courant, dans la direction de la barque. A travers l'onde transparente, toute verte et ensoleillée, qui lui montait jusqu'au haut des reins, il apparaissait, très svelte quoique déjà robuste, et blanc, tout potelé quoique un peu grêle. Mais croyez que Pierrette se gardait bien de considérer ce spectacle peu convenable pour une jeune fille !

Loin de tricher, ainsi qu'on fait lorsqu'on joue à colin-maillard, elle joignait les paupières avec une telle force que sa jolie face rose en était toute ridée comme une petite pomme, et elle était si sûre d'elle-même, si certaine de n'être tentée par aucune curiosité coupable, qu'elle ne trouva aucun inconvé-

nient à dire au moment où il atteignait le milieu de la rivière :

— Vous savez, Pierre, puisque je ne regarde pas, vous pouvez marcher à reculons, si cela vous est plus commode !

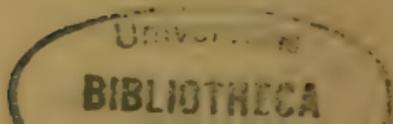
---



*Maintenant, ô lectrices, après cinquante histoires, je n'ajouterai pas une page à ces pages frivoles, et déjà la Fantaisie me conseille d'autres contes, tandis que votre femme de chambre frappe à la porte et demande : « Madame veut-elle sortir du bain ? » L'œuvre que je rêvais digne d'être feuilletée par vos jolis doigts mouillés, cette œuvre qui aurait dû, pareille à votre rêverie elle-même et la continuant sans la distraire, être doucement vague, un peu triste, et si tendre, mondaine certes, poétique aussi, perverse par instants, puisque vous êtes très subtiles. chaste le plus souvent, parce que vous êtes chastes en effet, amoureuse toujours ! qui aurait dû*

méler aux languoureux récits quelques folles nouvelles, car l'eau de la baignoire, secouée par votre rire, fait un joli clapotement contre la faïence rose craquelée ou l'albâtre de neige; cette œuvre, — si petite, mais si exquisite! — je n'ai pas su la mener à bien. Telles que je les ai contées, les avez-vous lues cependant, ô délicieuses Parisiennes, ces vaines historiottes? Tombera-t-il sur le livre quelques-unes des claires gouttelettes, — perles pour vous avoir touchées, larmes de vous quitter, — que vous éparpillez en jaillissant de l'eau? Hélas! dans la petite chambre tendue de soie fleurie ou de nattes dorées, près de la baignoire d'où émane encore une buée d'aromes qui est comme la vaporisation de votre chair attendrie, le livre y sera peut-être, mais — tandis que la peluche des serviettes vous caresse devant le miroir heureux, — l'auteur n'y sera pas.

---



## TABLE

---

<i>N'est-ce pas que l'heure du bain</i> . . . . .	1
Le duel. . . . .	1
Nids vides . . . . .	5
La bonne amie . . . . .	9
La voilette . . . . .	11
La bonne résolution . . . . .	15
Le mardi-gras au village. . . . .	21
L'eau qui brûle. . . . .	27
L'avant-garde . . . . .	29
Juliette victorieuse . . . . .	37
Mesdemoiselles Ménechme. . . . .	43
Le nom effeuillé. . . . .	47
Le portrait. . . . .	51
Zut! . . . . .	55
Ses lèvres. . . . .	59
Sous les lauriers roses. . . . .	63
Au vingt et unième siècle . . . . .	67
Les trois chapeaux. . . . .	71

La chemise de Thérèse. . . . .	75
Aventure castillane. . . . .	81
Le baiser en cage . . . . .	87
L'églogue au boudoir. . . . .	89
L'image qui parle . . . . .	97
L'édredon . . . . .	99
Aventure romantique. . . . .	103
L'amour mendiant. . . . .	107
Rencontre. . . . .	111
L'amant récompensé . . . . .	115
D'après un trumeau. . . . .	121
L'indiscret. . . . .	123
Le bon buveur. . . . .	129
Le rat . . . . .	133
Juliette à la fenêtre. . . . .	137
Le petit faune . . . . .	141
La fille prompte . . . . .	147
La bonne tante. . . . .	151
L'étal . . . . .	157
Au grand galop. . . . .	165
Les trois tircirs . . . . .	169
Bons renseignements. . . . .	173
La dévote . . . . .	181
Ingénuité . . . . .	187
La mousse d'or. . . . .	191
Le sein de Juliette. . . . .	197
Le comédien. . . . .	199
L'innocente . . . . .	205
La belle mangeuse. . . . .	209

TABLE

241

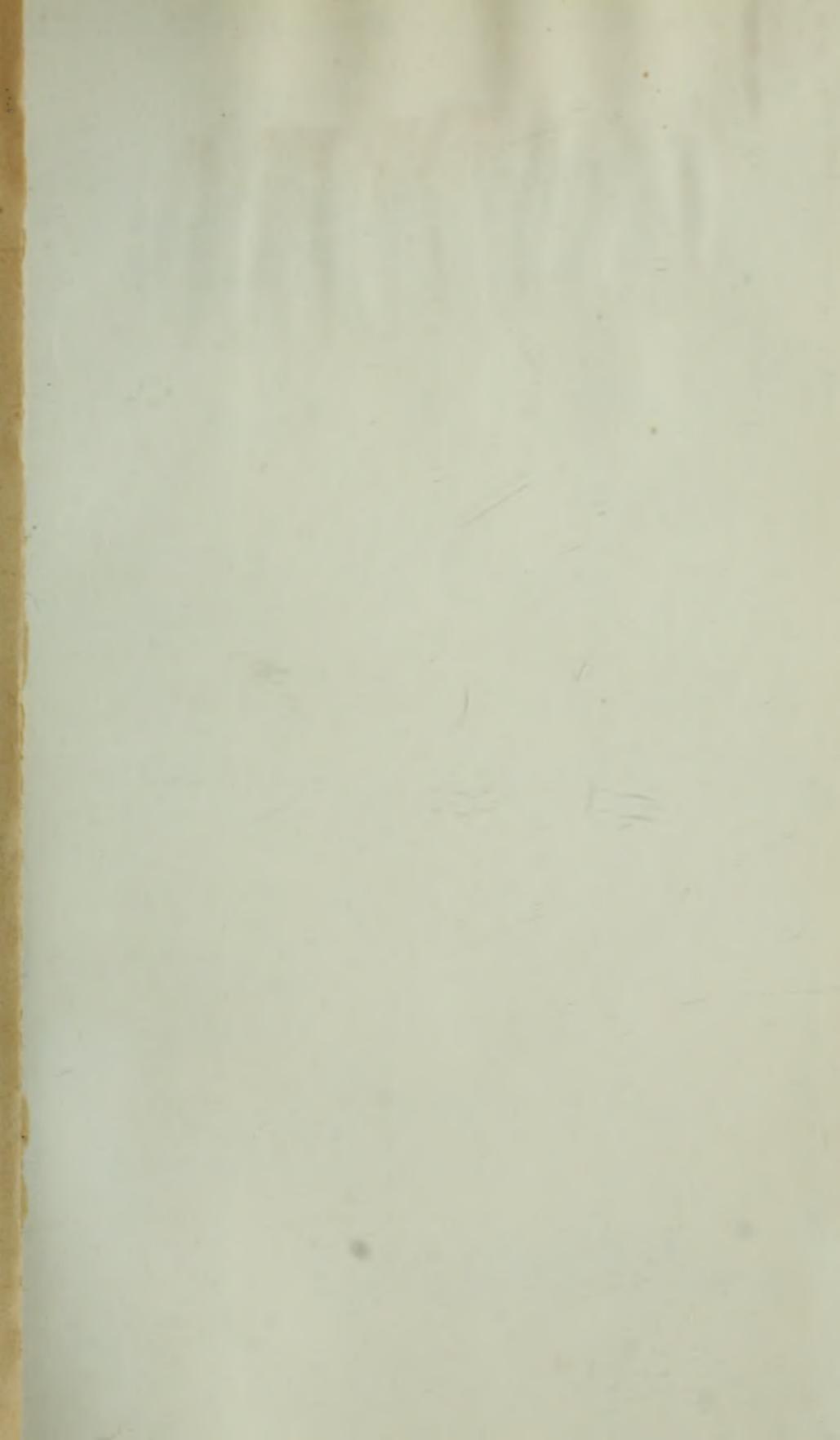
Le questionnaire. . . . .	213
L'amour pauvre . . . . .	221
Le tortil. . . . .	225
Pierre et Pierrette. . . . .	231
<i>Maintenant, ô lectrices.</i> . . . . .	237





910 A 2

232



La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance



The Libra  
University of C  
Date due

P.E.B. / I.L.L.

NOV 16 '80

FEB 27 2007

NOV 12 '80

MORISSET

P.E.B.

19 OCT. 2000

UD FEV 08 2007

MORISSET

P.E.B. / I.L.L.

06 OCT. 2000

P.E.B. / I.L.L. MAY 0 2007

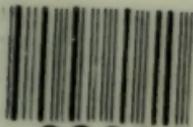
SEP 19 2002

MORISSET

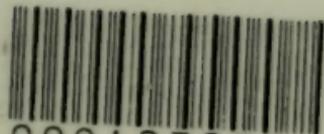
MORISSET

SEP 26 2000

AVR 30 2007  
DEC 16 2000



a39003



002137833b

CE PQ 2359

.M5P6

COO MENDES, CATU POUR LIRE AU

ACC# 1225252

## AVIS DE L'ÉDITEUR

---

Le but de la collection des *Auteurs célèbres*, à **60 centimes** le volume, est de mettre entre toutes les mains de bonnes éditions des meilleurs écrivains modernes et contemporains.

Sous un format commode et pouvant en même temps tenir une belle place dans toute bibliothèque, il paraît chaque quinzaine un volume.

CHAQUE OUVRAGE EST COMPLET EN UN VOLUME

---

### POUR LES N<sup>os</sup> 1 A 430, DEMANDER LE CATALOGUE SPÉCIAL

431. RENÉE ALLARD, *Le Roman d'une Provinciale.*
432. H. DE BALZAC, *Les Rivalités.*
433. ARSÈNE HOUSSAYE, M<sup>me</sup> de La Vallière et M<sup>me</sup> de Montespan.
434. H. DE BALZAC, *La Maison du Chat-qui-pelote.*
435. THÉO-CRITT, *Le Bataillon des Hommes à poil.*
436. H. DE BALZAC, *Une Double Famille.*
437. L. LEMERCIER DE NEUVILLE, *Les Pupazzi inédits.*
438. H. DE BALZAC, *La Vendetta.*
439. *Lettres galantes d'une femme de qualité.*
440. H. DE BALZAC, *Gobseck.*
441. PIERRE PERRAULT, *L'Amour d'Hervé.*
442. H. DE BALZAC, *Le Colonel Chabert.*
443. FERNAND-LAFARGUE, *La Fausse Piste.*
444. H. DE BALZAC, *Une Fille d'Ève.*
445. LOUIS JACOLLIOT, *Fakirs et Bayadères.*
446. H. DE BALZAC, *La Maison Nucingen.*
447. M<sup>me</sup> X..., *Mémoires d'une Préfète de la troisième République.*
448. H. DE BALZAC, *Le Curé de Tours.*
449. M<sup>me</sup> M. DE FONCLOSE, *Guide pratique des Travaux de dames.*
450. H. DE BALZAC, *Pierrette.*
451. CAMILLE FLAMMARION, *Les Caprices de la foudre.*
452. H. DE BALZAC, *Béatrix.*
453. TANCRÈDE MARTEL, *Dona Blanca.*
454. H. DE BALZAC, *Louis Lambert.*
455. JEAN DRAULT, *L'Impériale de l'Omnibus.*
456. H. DE BALZAC, *Séraphita.*

---

En jolie reliure spéciale à la collection, 1 fr. le volume.

EN VOI FRANCO CONTRE MANDAT OU TIMBRES-POSTE

---

Imprimerie LAHURE, rue de Fleurus, 9, à Paris.